

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

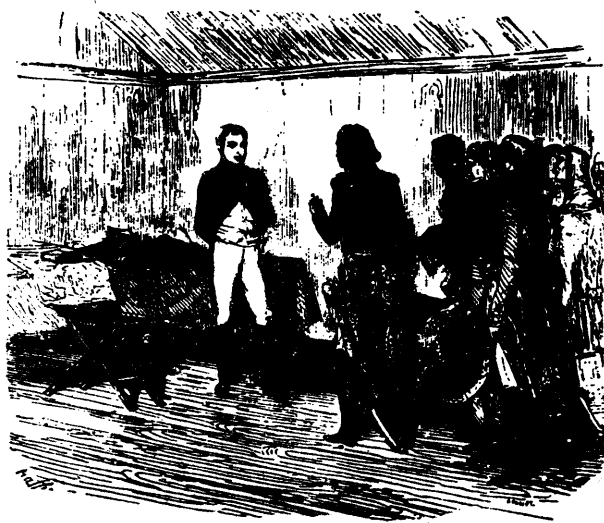
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPANO UNIVERSEL



Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL

Vol. II - No. 25  
Samedi, le 5 Sept. 1896



**LE SOIR**

**Journal Quotidien**

**PUBLIÉ À MONTRÉAL**

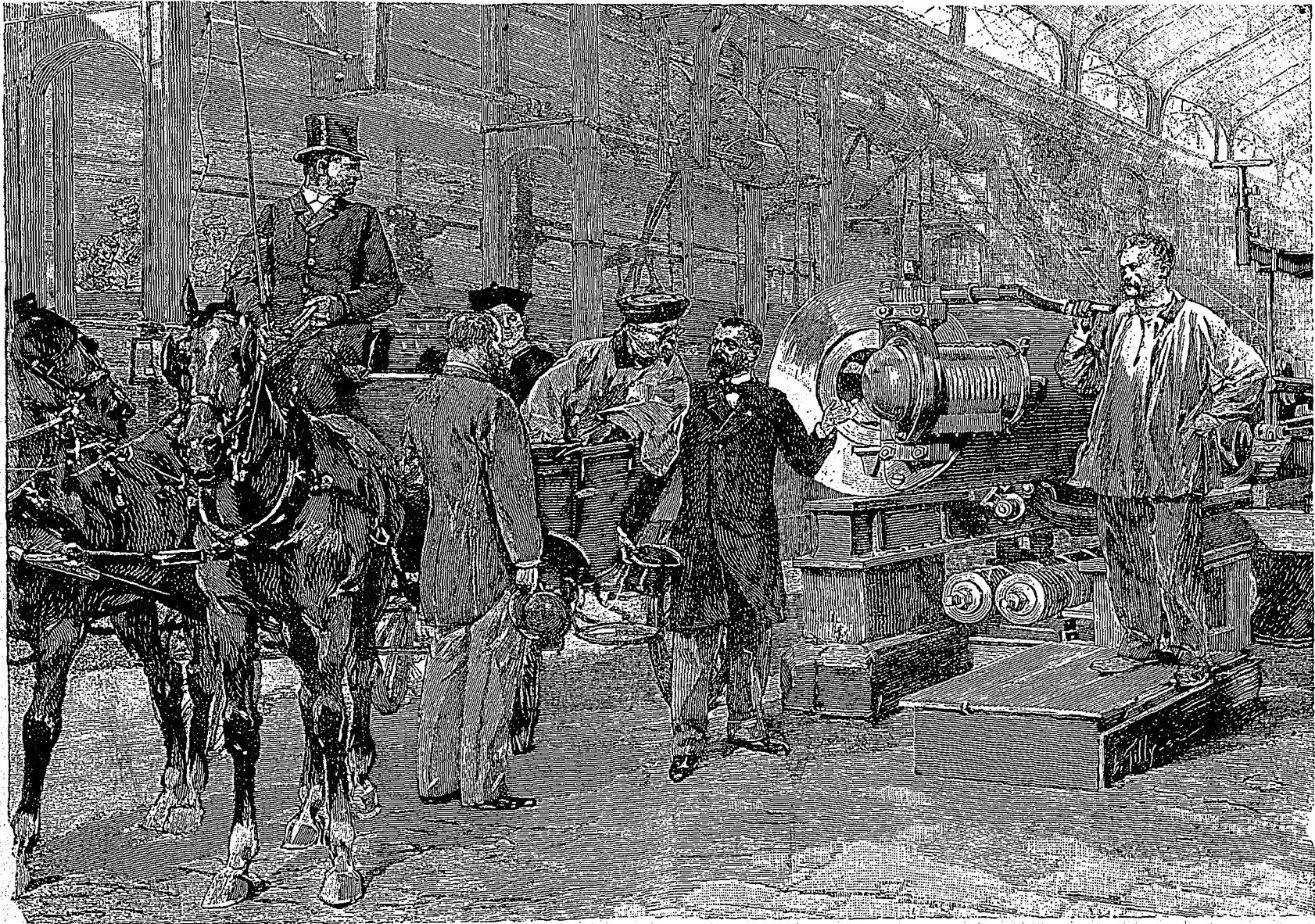
**1650 Rue Notre Dame**

**Boite Postale**



**Telephone Administration 2929**

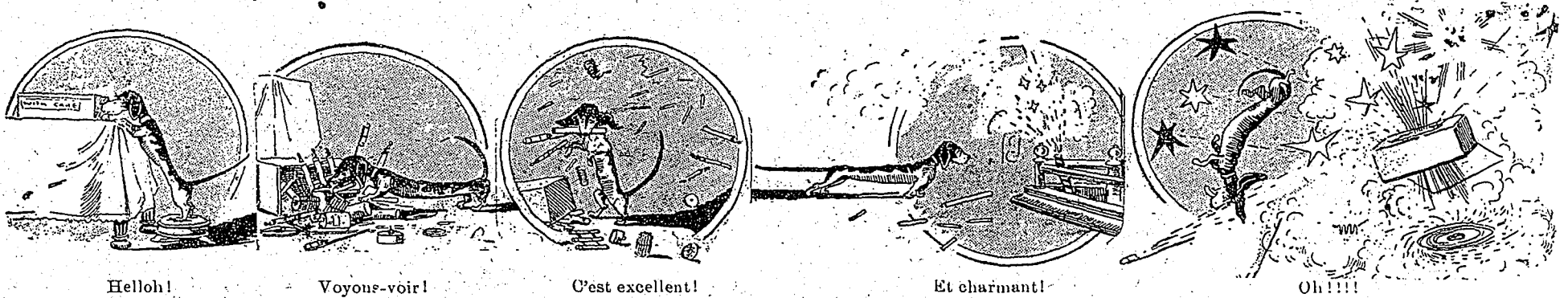
**1 CENTIN LE NUMERO**



LI-HUNG-CHANG EN EUROPE—L'ambassadeur chinois visitant les ateliers des forges et chantiers de la Méditerranée au Havre.



## LE TERRIBLE ACCIDENT DE BOUCHERVILLE.



Helloh!

Voyous-voir!

C'est excellent!

Et charmant!

Oh!!!!

*Au Restaurant :* Sait-on qu'au moyen d'un simple morceau de bouchon tombé dans un verre de champagne on peut reconnaître la nationalité de tous ses voisins ? Il suffit d'observer ce qui se passe :

La Russe réclame un autre verre avec une nouvelle bouteille. L'Anglais appelle le domestique et demande une cuiller pour enlever le bouchon qui surnage. Le Français enlève le bouchon avec le bout du doigt. Quand à l'Allemand, il avale tout, le vin et le bouchon.

Tolstoï, dont on connaît les idées sur le droit de

punir, qu'il refuse à la société, voit, l'autre jour, un agent de police arrêter un individu. Il s'avance aussitôt vers l'agent et lui dit :

— Savez-vous lire ?

— Certainement.

— Avez-vous lu l'Écriture Sainte ?

— Oui, monsieur.

— Alors vous oubliez qu'elle recommande d'aimer votre prochain comme vous-même.

Le représentant de l'autorité, stupéfait, fixe le comte et lui répond, après un moment de réflexion :

— Et vous, savez-vous lire ?

— Oui.

— Avez-vous lu les règlements de police ?

— Non.

— Eh bien ! lisez-les...

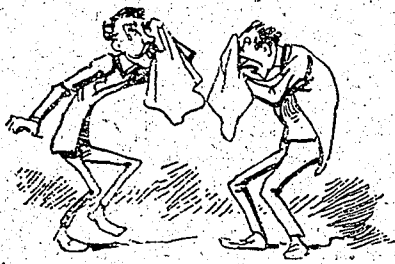
Une laitière apporte, le matin, un pot de lait à une cuisinière.

— Mais c'est de l'eau claire que vous me donnez là ! s'écrie celle-ci.

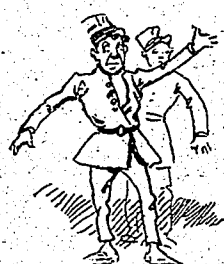
La laitière regarde dans le pot pour vérifier le fait et s'écrie avec une brusque naïveté :

— Ah ! sapristi ! on a oublié d'y mettre le lait !

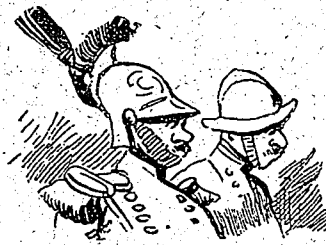
## LES SYNDICATS..... EN FRANCE.



Le Syndicat des gendres, qui demande l'abolition des belles-mères.



Le Syndicat des collégiens, qui demande deux mois d'études et dix mois de vacances.



Le Syndicat des pompiers qui réclame un tant pour cent sur les commencements d'incendie arrêtés à temps.



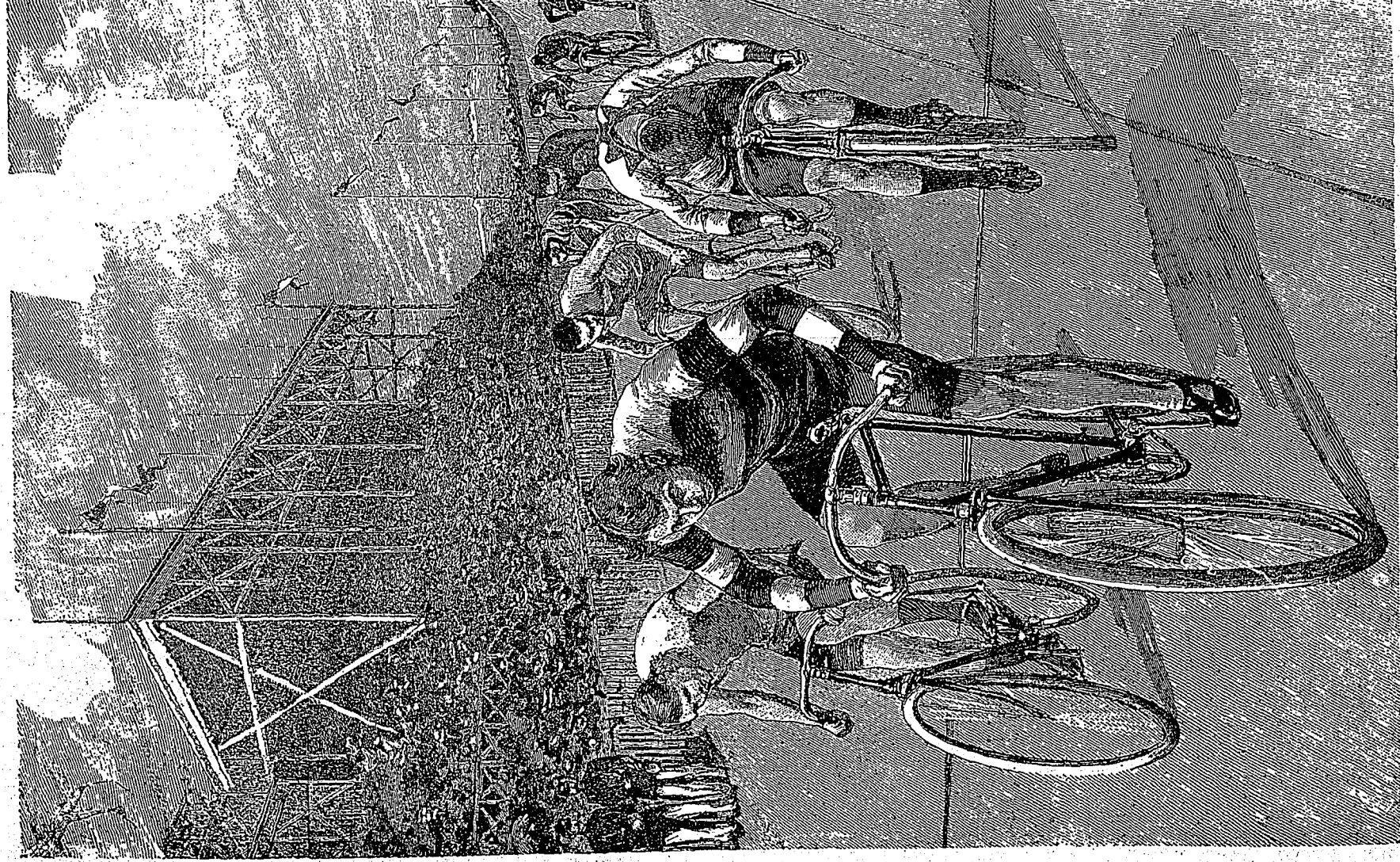
Le Syndicat des nourrices, qui demande une part des primes accordées à l'élevage.



Le Syndicat des peintres, qui sollicite des ordres du gouvernement.



Le Syndicat du public qui réclame la paix et demande au gouvernement de supprimer tous les autres syndicats.



UN CONCOURS DE BICYCLISTES A PARIS.

## COQUILLES.



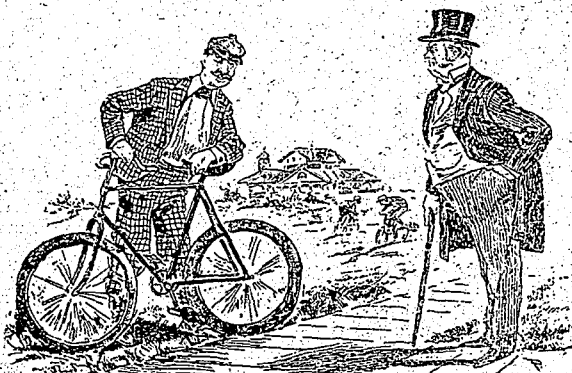
—Une invention de Charley pour l'hiver prochain.

Un agent de police qui vient de retirer un noyé de la rivière, s'adresse à quelques gamins témoins du suicide et restés sur la berge :

—Pouvez-vous me renseigner sur le compte de cet individu ?

Le plus hardi des gamins :

—Nous l'avons bien vu quand il est revenu au-dessus de l'eau pour la dernière fois, mais nous n'avons pas pensé à lui demander son nom.



—Ca doit être difficile d'apprendre à monter la des-us ?  
—C'est bien plus difficile d'apprendre à en descendre.

Quelques coquilles recueillies dans les quotidiens :  
"—Notre nouveau ministre est RISIBLE (*visible*) tous les jours de 2 à 5 heures."

"—Devant cet horrible spectacle, ses CHEVAUX se dressèrent sur sa tête."

"—Mme X..., la grande cantatrice dont la maladie avait causé une si grande émotion, est hors de danger, elle commence à se LAVER."



—Tu auras du mal à marcher les chemins sont tout détrempés  
—J'aurai bien plus de mal quand ils ne le seront plus.

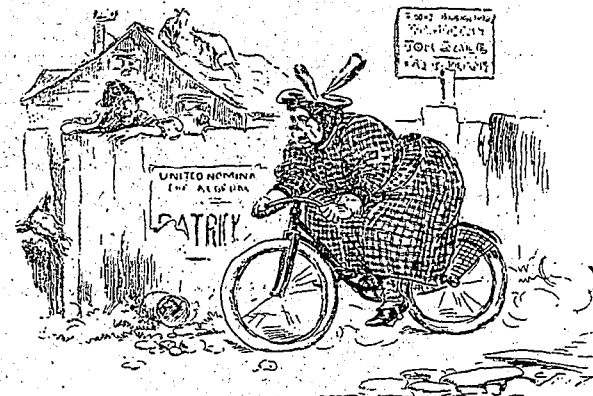
Dans une salle de jeu.

M. Z... prête un billet de mille francs à un de ses amis et va faire un tour dans les salons.

Au bout de quelque temps, il revient.

—Eh bien ! dit-il à son ami, ton billet de mille francs a-t-il fait des petits ?

—Des petits?... mais oui, tu vois... seulement le père n'est plus ! répond le joueur d'un air piteux, en exhibant deux billets de cent francs.

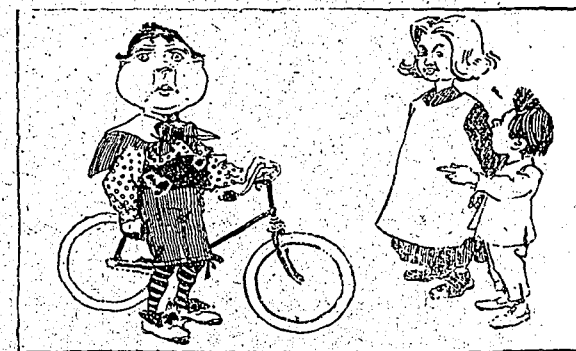


—Comment me trouvez-vous sur mon vélo. Mame Pat.  
—Je croi- vous voir quand vous étiez jeune.  
—Comment ça.  
—Oui, on dirait que vous êtes en train de laver du linge dans votre cuvette.

Calino, effrayé de la fréquence des accidents de chemins de fer, ne veut plus voyager qu'en bicyclette.

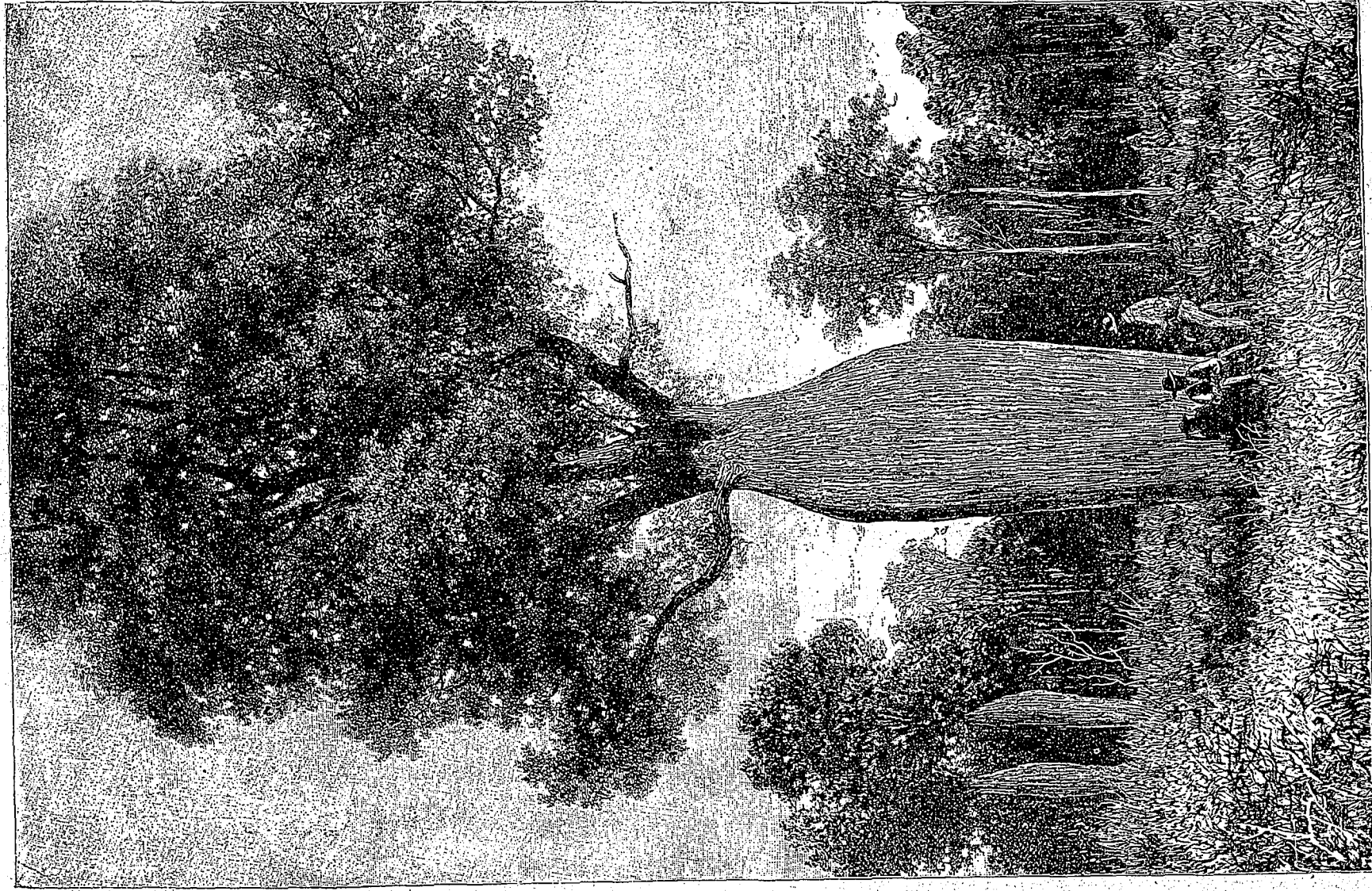
—Mais, objecte un ami, avec ces véhicules, ils arrive au si des accidents...

—C'est vrai, c'est vrai, répond Calino, mais les accidents de bicyclette sont moins désastreux... ils ne font jamais qu'une victime !



—Allons Pierre, tu as les oreillons.  
—Non, j'ai essayé de gonfler le caoutchouc de mon nouveau bicycle.

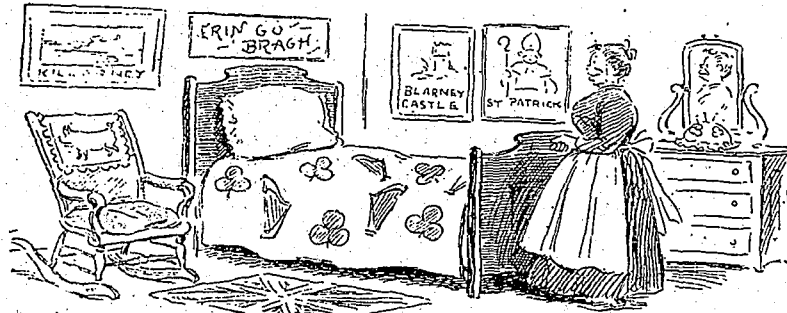




AUSTRALIE. L'ARBRE BOUTEILLE.

Cet arbre qui doit son nom à sa forme est, en dehors de son nombre absolument inutile, son bois, étant trop mou et trop spongieux pour être employé.

## COMMENT GARDER UNE SERVANTE A LA CAMPAGNE



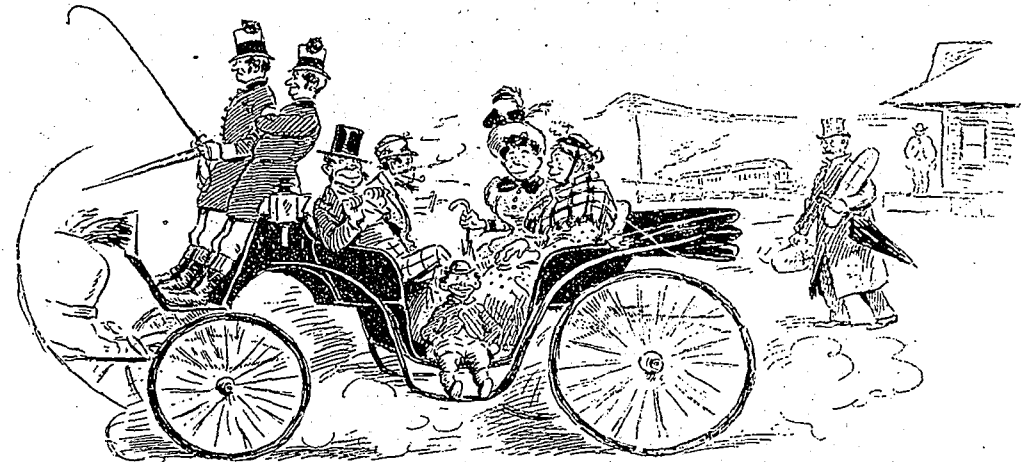
Ornez sa chambre d'objets qui lui rappellent la patrie



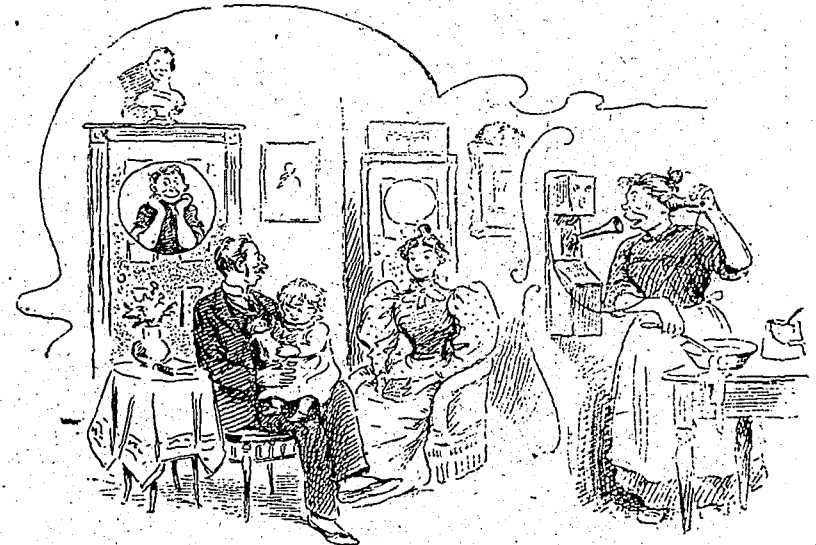
—Procurez lui de temps à autre un peu de musique.



Ornez votre jardin d'objets qui lui rappellent la ville.



Envoyez un carrosse chercher au chemin de fer les amis qui viennent la visiter.



Ayez à vos portes des ouvertures pour lui permettre de voir et d'entendre à son aise. Fournissez lui un téléphone spécial en communication avec toutes les cuisines des alentours.

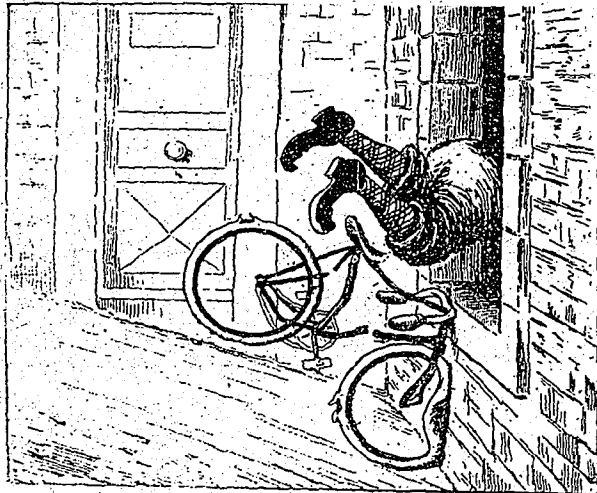
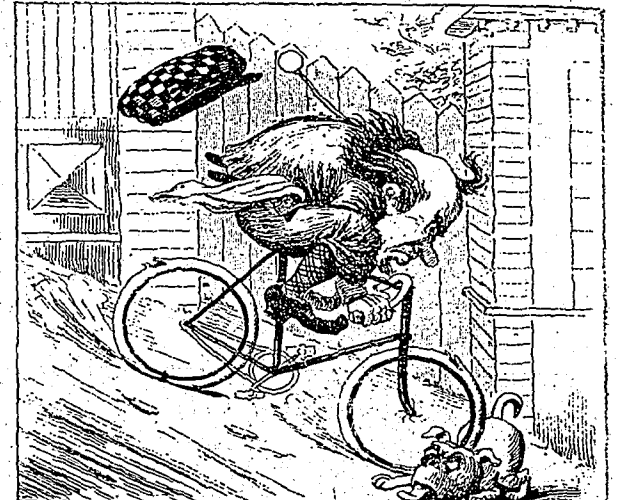
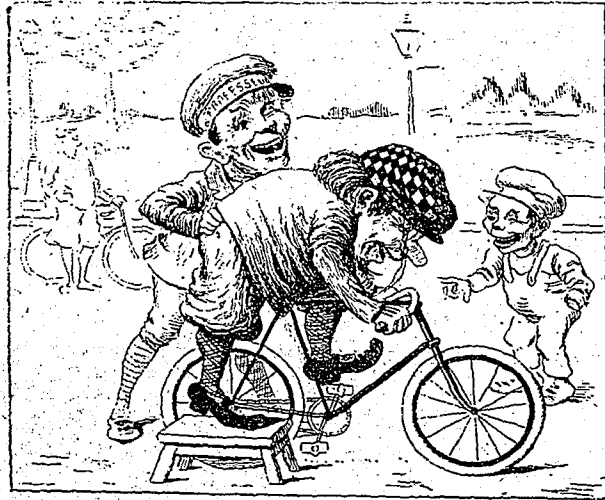


1806—NAPOLÉON EN POLOGNE — par Raffet.

*“ Ils grognaient et le suivaient toujours. ”*



LA PREMIERE LEÇON DE VELOCIPEDE.





BEAUX ARTS.



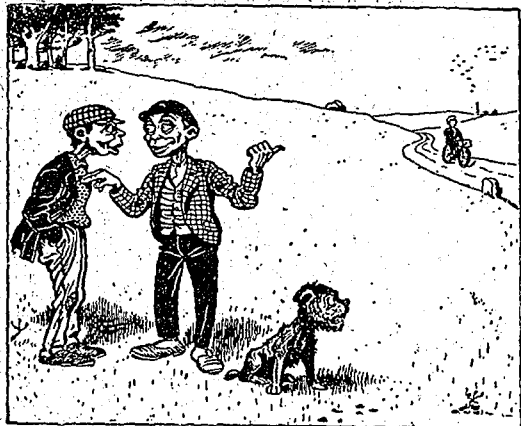
FEMME TURQUE.

*(Tableau de Mme Lomy de Vienne - Autriche.)*



FEMME VALAQUE.

## UNE BÊTE D'HISTOIRE.



I

—Dis-donc, Gugusse, voilà une femme sur un vélo, nous allons lui faire peur avec Azor.

—On n'a pas besoin d'argent pour être heureux, disait un jeune bohème à l'apupin.

—Mais si! Et la preuve, c'est que nous passons notre vie à en emprunter!



II

—Azor! czéks-s-s-s-s Attrape... Attrape...

Après la distribution des prix :  
 —Tu ne seras jamais qu'un cancre.  
 —Oh, papa! Si on peut dire! Il s'en est fallu de bien peu de chose que j'aie le prix d'excellence.  
 —?  
 —C'est mon voisin qui l'a eu.

Bébé apprend son catéchisme et fait ses petites réflexions :

—Dis-moi, papa, quand Jésus-Christ est ressuscité, pourquoi s'est-il montré d'abord aux femmes?

—Mon enfant, c'est probablement parce qu'il voulait que la nouvelle fût plus vite répandue.



III

Melle Laville, (ouvrant son panier.) Allons, sus! sus! Terror!

Un malade.—Oh! docteur, si vous saviez comme j'ai peur d'être enterrée vivante!

Le docteur.—Ne craignez rien, Madame, avec moi pareille chose ne peut arriver.

On cause d'un fonctionnaire, qui est à la fois un imbécile et un bourru de la plus belle race :

—On ne sait comment le prendre.

—Oui, c'est une cruche sans anses.



IV

—Ici, Terror! en voilà assez.

On parle devant un Marseillais de l'Egypte comme d'un pays charmant.

—On y cuit les œufs au soleil, paraît-il.

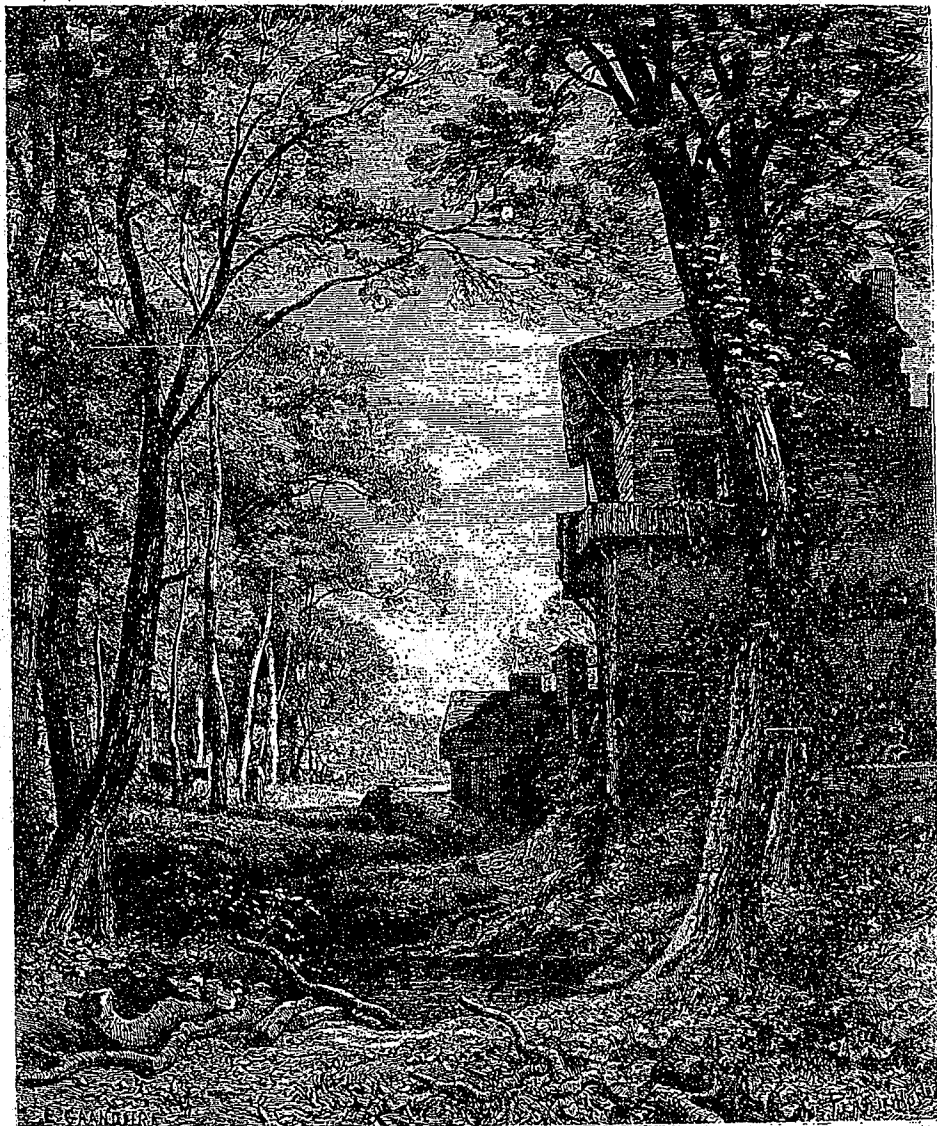
—Eh bien! à Marseille nous les faisons à la coque au clair de la lune.



V

—Encore un qui ne nous dira plus rien, mon bon Terror; va coucher! (elle ferme son panier.)

BEAUX-ARTS

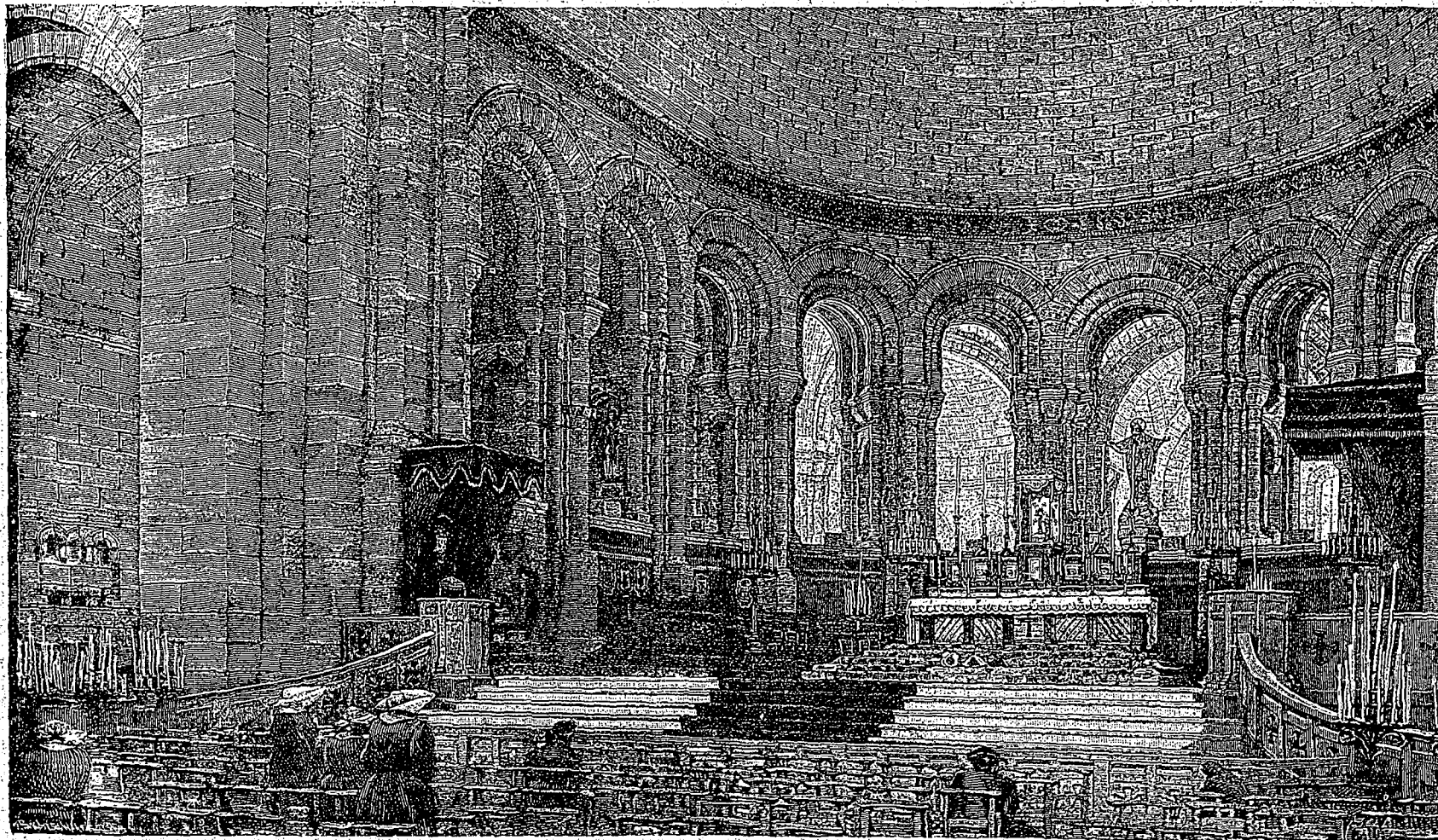


Le vieux moulin. — *Tableau de Mr. Grandsire.*



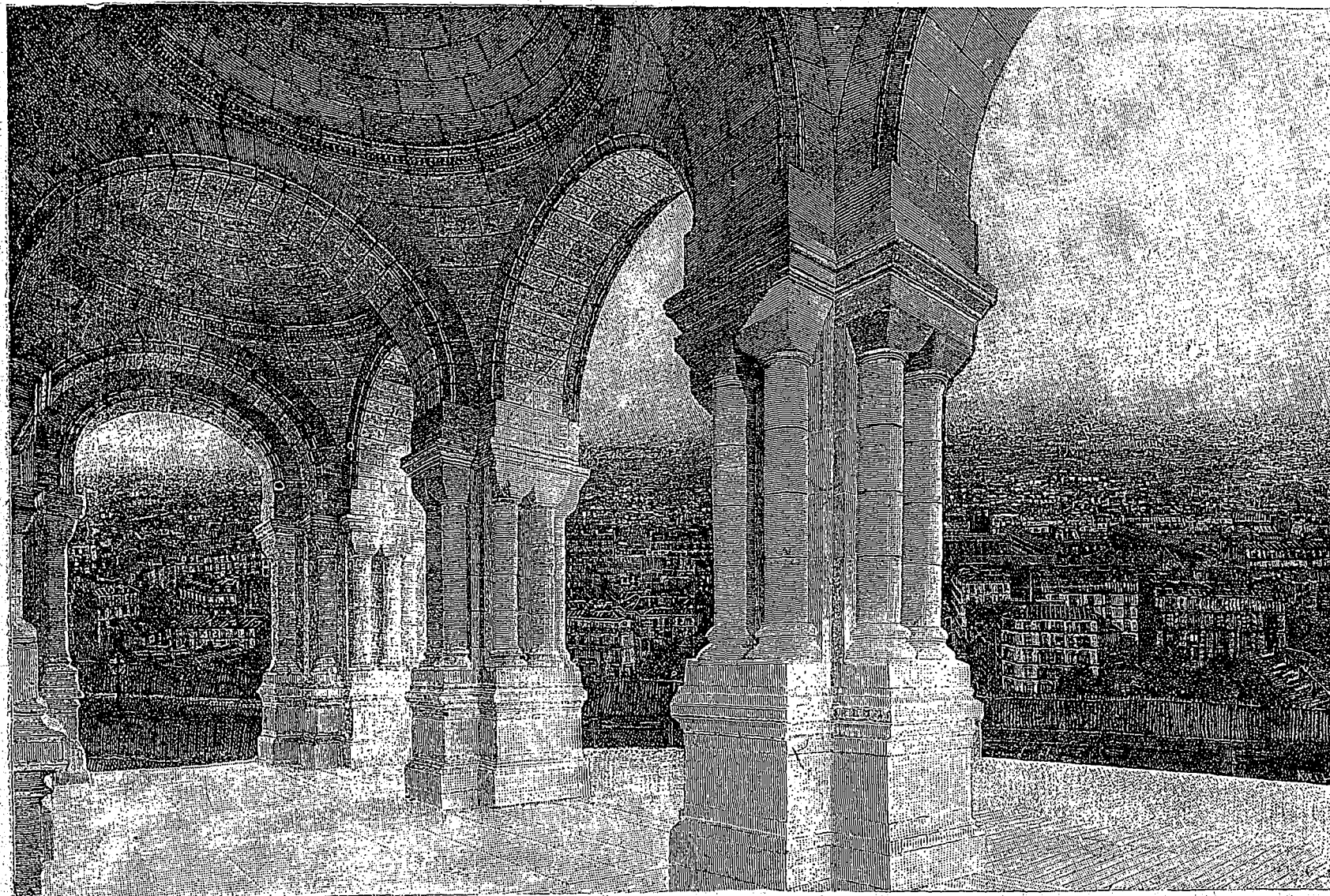
Réverie. — *Tableau de Mr. Maignan.*





PARIS—La Basilique du Sacré-Cœur élevée sur la Butte Montmartre.

*Vue du chœur et de l'abside.*



PARIS — Vue du porche de la Basilique du Sacré-Cœur.



Aux avant postes.



Napoléon à Iéna.

## HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON I<sup>er</sup>

Racontée par un Vieux Soldat.\*

### IÉNA.

Sous les yeux de l'Empereur, qui planait sur les ennemis comme sur son armée, et voyait exécuter avec la même précision qu'à Austerlitz les plans qu'il avait conçus avec le même génie, Augereau, Soult, Lannes, font partout ployer les Prussiens malgré la plus vive résistance. Une partie de notre cavalerie n'avait pu rejoindre encore ; elle arriva avec deux des divisions du général Ney. A cette nouvelle, Napoléon fit avancer toutes les troupes qui étaient en réserve sur la première ligne ; elles marchent et forcent à reculer tout ce qui leur est opposé. Alors la cavalerie, ayant à sa tête le grand-duc de Berg, se précipite sur les Prussiens, dont la retraite, d'abord opérée avec calme et sang-froid, ne présente bientôt plus qu'un affreux désordre. En vain l'infan-

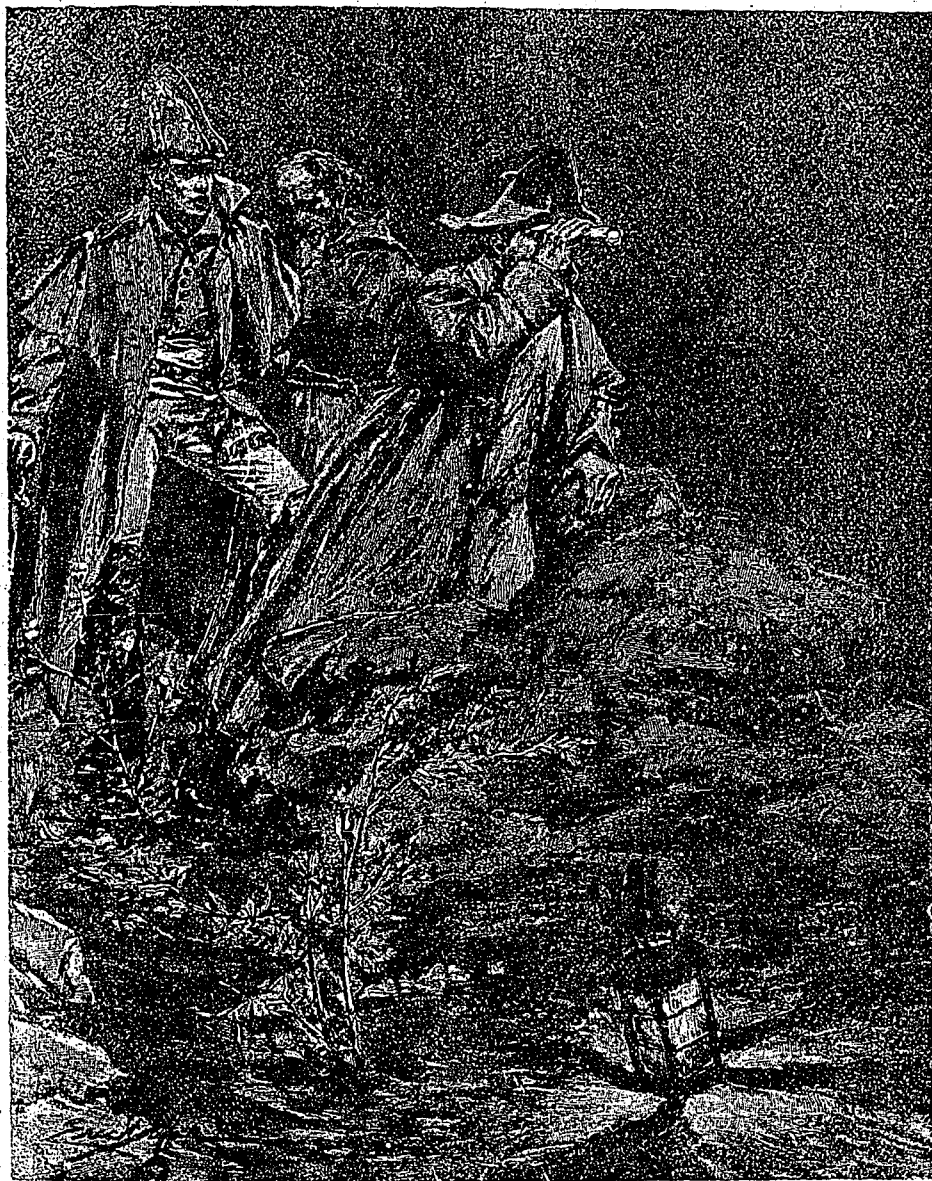
terie se forme en carrés, entre les villages de Gross et Klein-Romstedt, pour résister à nos dragons et à nos cuirassiers ; cinq de ces carrés sont enfoncés et culbutés sans pouvoir se rallier. D'un autre côté, la cavalerie prussienne, qui n'avait pu supporter le choc des bataillons du maréchal Soult, s'était repliée sur la route de Weimar à Naüembourg. En ce moment se montra le corps du général Ruchel, composé de vingt-six bataillons et de vingt escadrons : en moins d'une heure, mais après une lutte terrible, il disparut tout entier sous les attaques simultanées que Napoléon dirigea contre ce renfort si impatiemment attendu par le prince Hohenlobe. Enfin, grâce aux efforts inouïs des soldats et à l'habileté des généraux, il n'y avait plus d'armée devant nous. Maître du champ de bataille, et ne voulant laisser aucun relâche aux vaincus, Napoléon fit poursuivre avec une ardeur infatigable le débris de leurs colonnes, qui éprouvèrent de nouveaux désastres dans une sanglante et difficile retraite, ou plutôt dans une fuite désordonnée. Pendant l'action, Napoléon s'était montré sur tous les points ; au fort de la mêlée, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, il se porta où le danger était le plus grand, pour faire former les carrés. En ordonnant ces manœuvres, il était interrompu constamment par le cri de *Vive l'Em-*

*peur !* La garde impériale se voyait avec dépit condamnée à rester l'arme au bras, tandis que l'armée était aux prises avec l'ennemi. En passant devant elle, l'empereur entendit le cri de *En avant !* " Qu'est-ce ? dit-il ; ce ne peut être qu'un " blanc-bec qui ose vouloir m'indiquer ce que je " dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans " trente batailles rangées, avant de prétendre me " donner des avis." C'étaient en effet de jeunes vélites dont le courage était impatient de se signaler.

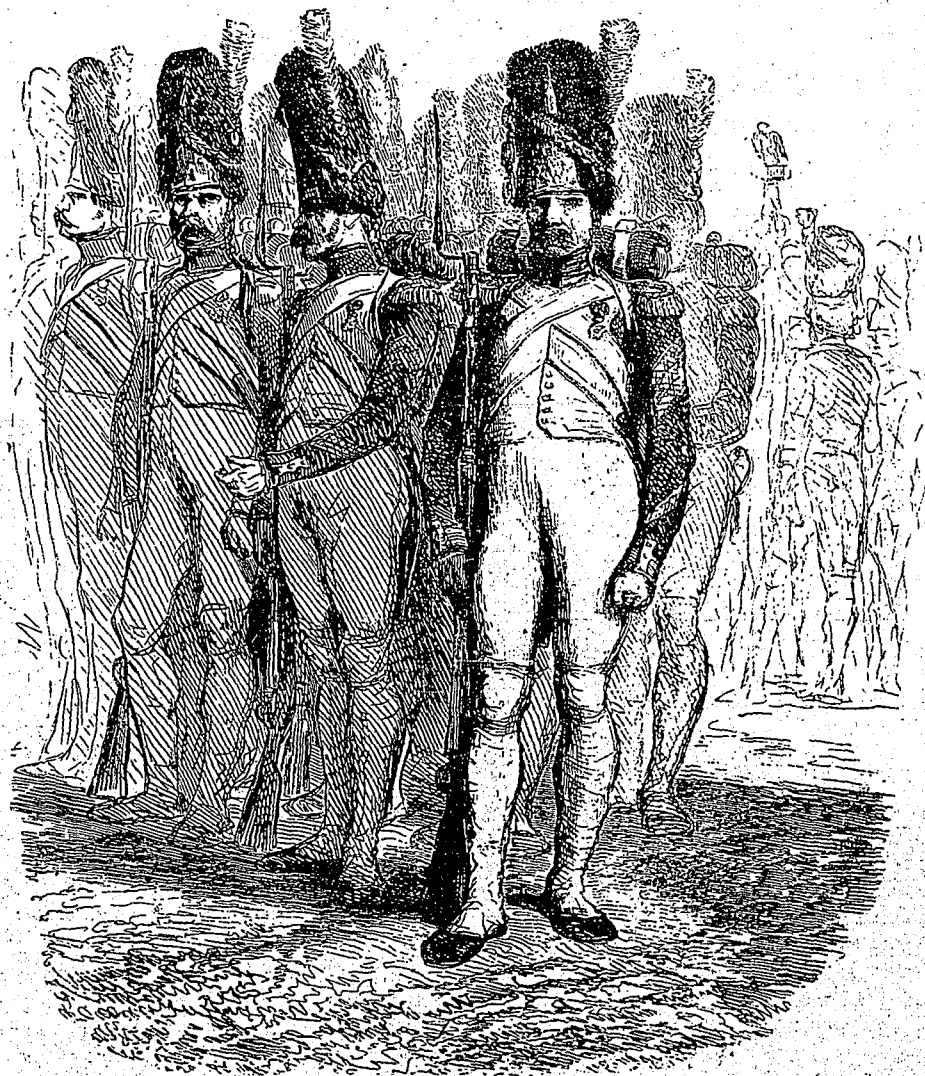
Pendant que Napoléon remportait la victoire d'Iéna, le maréchal Davoust soutenait seul, à Auerstaedt, contre le roi de Prusse en personne et le duc de Brunswick, le choc d'une masse près de trois fois supérieure à la faible armée que lui formaient les divisions Morin, Gudin et Friant. Davoust, qui dans cette affaire, l'un des plus beaux trophées de l'armée française, avait montré les talents et le caractère d'un habile capitaine, fut récompensé par le duché d'*Auerstaedt*.

Napoléon alla visiter le champ de bataille de Rosbach, non loin de celui d'Iéna. Heureux d'avoir vengé la France, il ordonna que la colonne élevée par Frédéric II, en mémoire de la défaite des Français, le 5 novembre 1757, serait transportée à Paris. Le quartier général fut ensuite porté



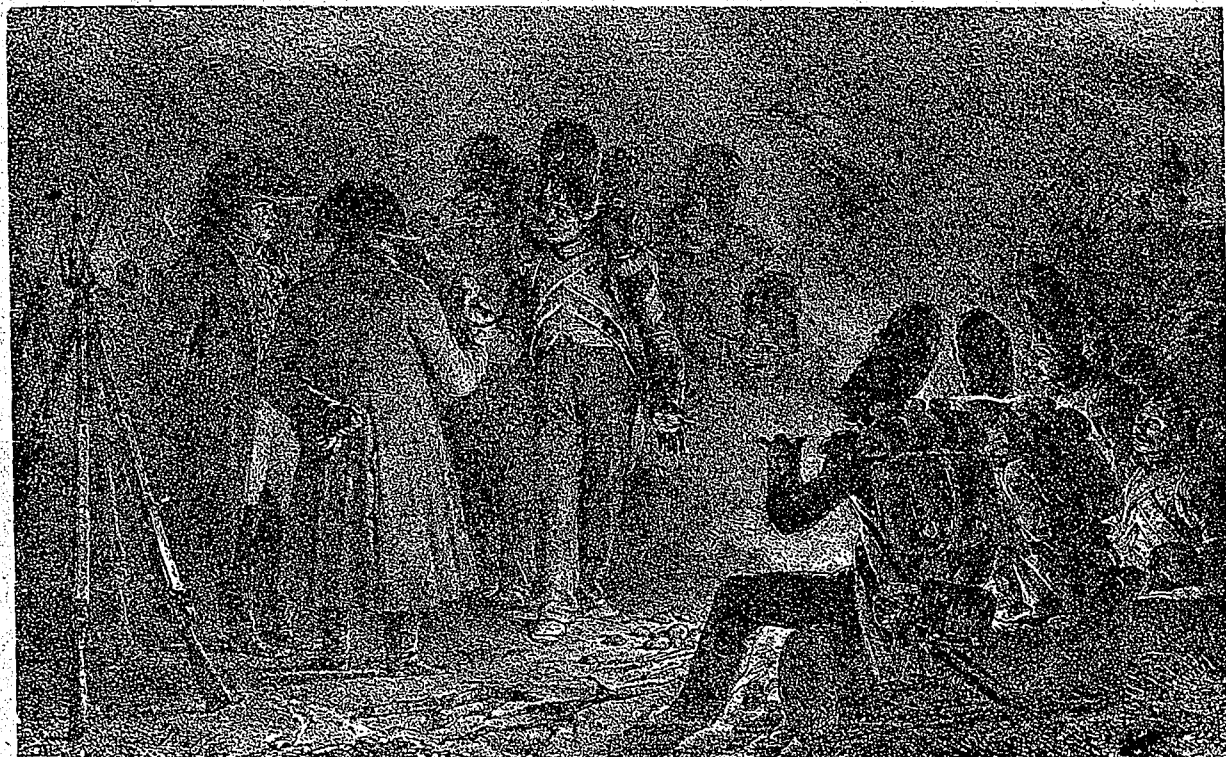


Napoléon examinant le champ de bataille de Jéna la veille de la bataille.



1806—LA GRANDE ARMÉE.  
Grenadiers de la Vieille Garde.





1806—LA MISÈRE EN POLOGNE—Par Raffet—“*Mon empereur c'est là plus cuite.*”

à Potsdam, où les maréchaux Lannes, Lefebvre et Bessières s'établirent avec la garde. A Potsdam, Napoléon s'empressa d'aller visiter le tombeau du grand Frédéric. Il prit l'épée du héros du dix-huitième siècle, la ceinture de général qu'il portait à la guerre de Sept ans, et son cordon de l'Aigle noir. “ J'aime mieux cela que vingt millions, dit-il. Je les enverrai aux Invalides : les vieux soldats qui ont survécu aux guerres de Hanovre accueilleront avec un respect religieux tout ce qui appartient à l'un des premiers capitaines dont l'histoire conserve le souvenir.”

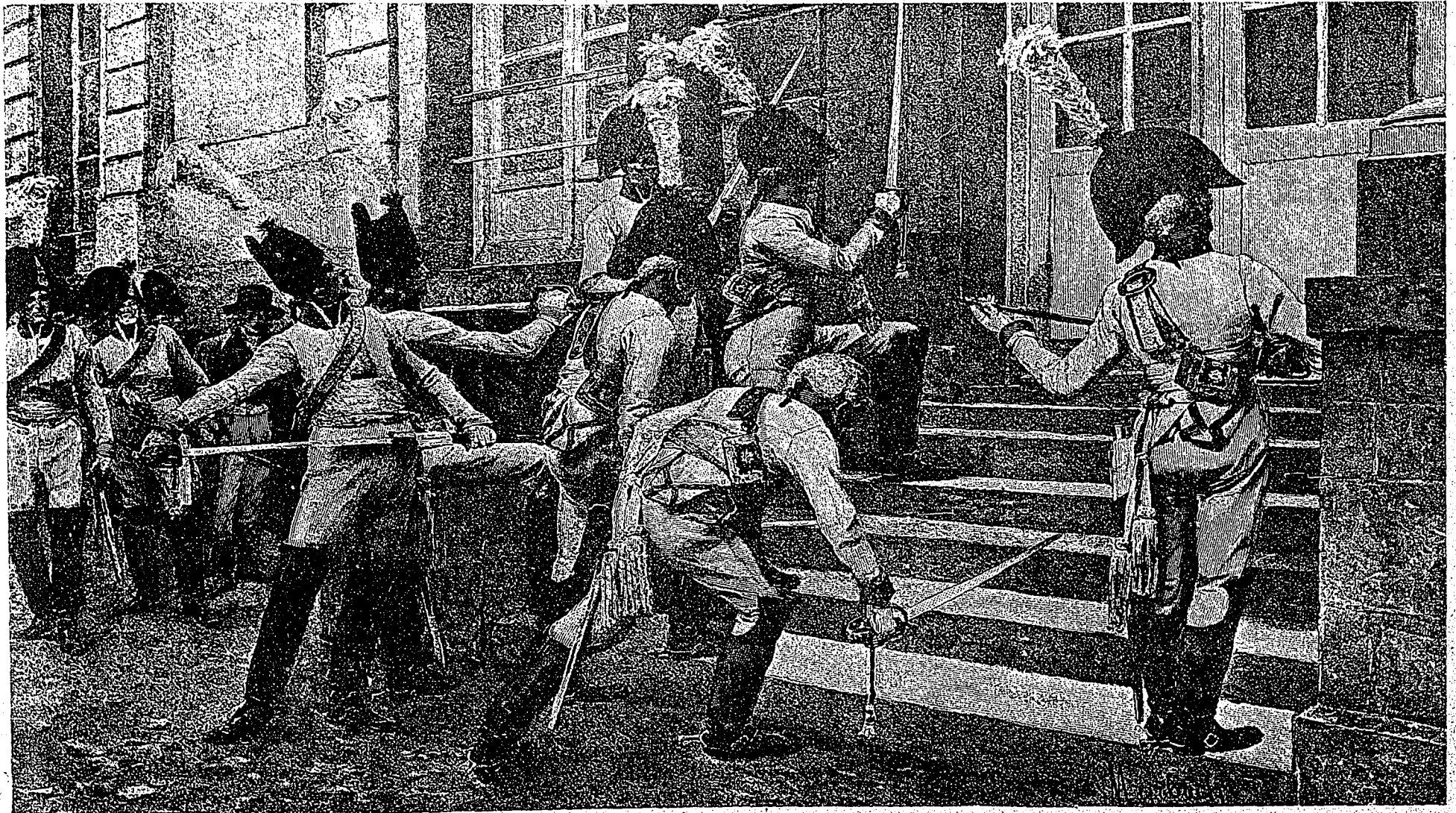
Le prince de Hatzfeld, gouverneur de Berlin, et

connu pour l'un des p'us ardents provocateurs de la guerre, s'était empressé de présenter à l'Empereur tous les fonctionnaires civils et militaires de la capitale : “ Ne vous présentez pas devant moi, lui dit l'Empereur ; je n'ai pas besoin de vos services ; allez vous retirer dans vos terres.” Peu de moments après, le prince fut arrêté. Une lettre par laquelle il instruisait le roi des mouvements de l'armée française, avait été interceptée et remise à l'Empereur. Le crime de trahison était suffisamment prouvé : une commission militaire allait juger le coupable, quand la princesse de Hatzfeld vint se jeter aux genoux de Napoléon, et protester

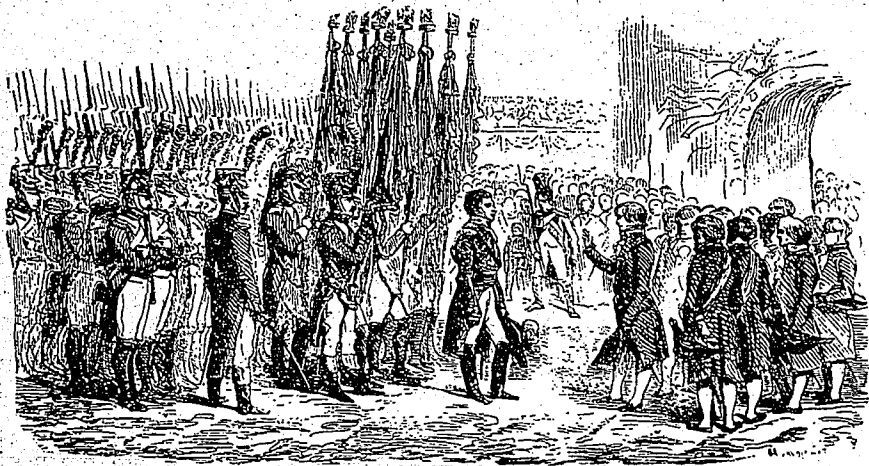
que son mari était incapable d'une telle perfidie : “ Vous connaissez son écriture,” dit Napoléon en lui présentant la lettre du prince ; “ jugez-le vous-même, madame.” La princesse lut la lettre et tomba évanouie. L'état de grossesse où elle était ajoutait encore au malheur, comme à l'intérêt de sa situation, qui avait vivement ému l'Empereur. Des secours furent prodigués à la princesse, qui revint à elle. “ Tenez, madame, lui dit Napoléon, cette lettre est la seule preuve que j'aie contre votre mari : jetez-la au feu.” Ainsi fut sauvé le prince de Hatzfeld.

Cependant le général Blücher avait trouvé le moyen de réunir sa division aux divisions commandées par le duc de Brunswick-Oels et par le duc de Weimar, qui retournait dans ses États. Blücher avait en outre rassemblé une quantité de petits corps, et voulait essayer de s'ouvrir un passage pour aller à Graueentz, où le roi était encore à la tête de quinze mille hommes ; mais il n'avait pu se soustraire à la poursuite combinée du grand-duc de Berg et des maréchaux Soult et Bernadotte. Prévenu partout, à peine s'il eut le temps de se jeter dans Lubeck. Suivi par les trois maréchaux, une terrible action fut livrée dans les murs et hors des murs de cette ville. Soult força l'ennemi par la porte de Muhlen, Bernadotte par celle de la Trave ; et entre les deux, le grand-duc de Berg poussa sa fougueuse cavalerie. Les Prussiens se défendirent pied à pied dans les rues, sur les places, dans les ouvrages, dans les maisons. Tout fut escaladé, enfoncé, détruit. Après deux jours de combats, le général Blücher et le duc d'Oels se rendirent avec cinq cent dix-huit officiers, onze généraux, soixante drapeaux, quatre mille chevaux, plus de vingt mille hommes, l'artillerie entière, en un mot tout ce qui avait échappé à la journée d'Iéna et d'Auerstaedt.

Le lendemain de la prise de Lubeck, la grande place forte de la Prusse, Magdebourg, bombardée par le maréchal Ney, se rendit. On y trouva vingt généraux, seize mille hommes, les débris de cent soixante-dix bataillons, huit cents bouches à feu, d'immenses magasins. La nouvelle de la ca-



Les officiers prussiens aiguisant leurs sabres sur les marches de l'ambassade de France à Berlin, (Voir page 590.)



Réception des vainqueurs d'Iéna par la ville de Paris.

pitulation de Magdebourg, apportée en toute hâte à Berlin par le baron de Saint-Aignan, aide de camp du prince de Neufchâtel, empêche l'Empereur de signer la paix, négociée entre le grand inaréchal Duroc et le marquis de Lucchesini. Une heure plus tard, cette paix était conclue. L'empereur frappa la Prusse et ses alliés d'une contribution de cent soixante millions.

EYLAU. 1806-1807



La prise de Magdebourg et celle de Lubeck terminent la campagne de Prusse proprement dite par la possession totale des États héréditaires de la maison de Brandebourg; toutefois la conquête de la monarchie n'est pas complète, il reste à envahir la Silésie et la Polo-

gne prussienne. Cette dernière province va devenir le théâtre de la guerre. Le roi a réuni au delà de la Vistule les débris de son armée. C'est là aussi que ce prince attend son allié du Nord. La Russie ne pouvait croire qu'en six semaines le royaume tout militaire de la Prusse se verrait entièrement occupé et désarmé. Elle pensait arriver à temps en montrant ses drapeaux dans les premiers jours de novembre; mais les Français, qu'aucun obstacle ne pouvait plus arrêter, continuaient leur marche victorieuse. La capitale de la haute Silésie, Glogau, investie par le prince Jérôme, traitait pour sa reddition. La capitale de la Grande-Pologne, Posen, recevait dans ses murs le maréchal Davoust. Les Russes touchent enfin le terrain où Napoléon ne va pas tarder à les joindre. L'armée russe, qui forme à elle seule toute la coalition depuis la destruction des Prussiens et la disparition des troupes suédoises, arrive dans le faubourg de Varsovie, dans ce faubourg de Praga dont les habitants n'ont pas oublié le massacre de toute une population par ces mêmes Russes.

Napoléon quitte Berlin pour se porter sur le lieu des nouvelles opérations militaires; son quartier général est à Posen. Le lendemain, le grand-duc de Berg entre à Varsovie. Le général Be-



Napoléon sur le Niémen.

ningsen a refusé la bataille qu'on lui présentait, et repassé la Vistule, dont il a brûlé le pont derrière lui. Le 1er décembre, Napoléon adresse à son armée la proclamation suivante :

" SOLDATS !

" Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes, épouvantés fuyaient en déroute; ou enveloppés, rendaient leurs armes aux vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix, mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus! Ses places fortes, sa capitale, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de canons, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison, n'ont pu nous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche.

" C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustré Polo-



gne : l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition. Soldats ! nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destin ! qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? *Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ?*

Les grandes situations inspirent les grandes idées. Ce fut de Posen que Napoléon décréta que sur l'emplacement de la Madeleine serait élevé un monument dédié à ses braves, avec cette inscription : *L'Empereur Napoléon aux soldats de la Grande-Armée !* Là devaient être tracés, sur des tables de marbre, les noms de tous les guerriers qui avaient assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et sur des tables d'or massif les noms de ceux qui sont morts sur les champs de bataille.

Le 11 décembre, se conclut aussi à Posen un traité de paix et d'alliance entre Napoléon et l'électeur de Saxe. Par ce traité, ce prince reçut le titre de roi, et entra dans la Confédération du Rhin. Son contingent devait être de vingt mille hommes. Napoléon plaça avec plaisir une couronne sur la tête du patriarche des souverains allemands. L'effet moral et politique de cette élévation fut d'attacher à son auteur une part du respect des longtemps attaché aux vertus de ce digne prince.

Cependant le grand maréchal Duroc s'était rendu de Posen à Osterode, pour faire ratifier par le roi de Prusse la suspension d'armes conclue à Charlottenbourg. Mais ce prince lui déclara que, les Russes occupant le reste de ses États, il se trouvait dans leur entière dépendance et ne pouvait reconnaître la suspension d'armes, faute de moyens pour en exécuter les conditions.

L'heure de la grande guerre venait de sonner

encore une fois. Napoléon quitta Varsovie et leva ses quartiers d'hiver. Le combat de Mohrunhen servait de prélude à ce terrible réveil. Le 1er février, toute l'armée était en marche. Les affaires de Bergfried, de Deppen, qui avaient eu lieu du 3 au 6 février, mais surtout l'enlèvement du plateau de Preussisch-Eylau et la prise de cette ville, que les Russes défendirent avec acharnement depuis la matinée du 7 jusqu'à dix heures du soir, annonçaient assez qu'un engagement général ne pouvait tarder plus longtemps. En effet, le 8, les deux armées se trouvaient en présence, à demi-portée de canon l'une de l'autre. Au point du jour, les Russes, au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, occupaient des hauteurs hérissées d'artillerie ; les Français, inférieurs en nombre, et dans une position moins avantageuse, ne pouvaient déboucher et développer leur ligne que sous le feu des batteries ennemies. Beningsen, ayant disposé en deux colonnes les troupes du centre de sa ligne et celles de sa réserve, engagea l'action par un grand feu d'artillerie dirigé contre Eylau, qu'il parut vouloir enlever. Napoléon, toujours au poste du danger, suivant sa coutume dans les graves circonstances où sa présence était surtout nécessaire, fit avancer quarante pièces de canon de sa garde qui répondirent à l'ennemi. Cette canonnade, très meurtrière pour les deux partis, fut soutenue avec une admirable constance par les Russes et les Français. Le dessein de l'Empereur était d'envelopper l'aile gauche de l'ennemi, appuyée aux villages de Serpallen et de Sansgarten. De son côté, Beningsen, comptant sur sa formidable artillerie, tenta de manœuvrer par sa droite et d'emporter la ville d'Eylau ; mais l'audace de nos troupes à se déployer sous le feu plongeant de ses batteries, et bientôt après, l'attaque formée par le maréchal Augereau, le mouvement de la division Saint-Hilaire pour seconder la marche du maréchal Davoust sur le Serpallen, dégagèrent notre gauche. En ce moment, une neige épaisse, poussée avec violence par le vent du nord, obscurcit tout à coup l'horizon ; les Français, qui la recevaient en face, en étaient aveuglés. Pendant cet-

te nuit, les colonnes du maréchal Augereau perdirent leur point de direction, et se trouvant aux prises avec l'aile droite des Russes, leur centre et la réserve du général Doctorow eurent beaucoup à souffrir. Augereau, grièvement blessé, fut emporté du champ de bataille. Aussitôt qu'il en fut informé, Napoléon ordonna au grand-duc de Berg et au maréchal Bessières de prendre soixante-dix escadrons de cavalerie pour les lancer sur le centre de l'ennemi. La cavalerie Russe fut culbutée au premier choc de cette masse énorme ; le grand-duc et le maréchal firent alors charger l'infanterie. Deux lignes russes enfoncées d'abord, deux fois traversées, abandonnèrent leur artillerie ; il y eut là une mêlée affreuse, et une perte immense pour l'ennemi. Il se rallia pourtant à la troisième ligne et se déploya ; une de ses colonnes, forte de quatre mille hommes, qui pendant l'obscurité s'était trop approchée du cimetière d'Eylau, au moment d'attaquer, s'arrêta tout à coup devant un bataillon de la garde qu'avait envoyé Napoléon ; abordée à la bayonnette par ce bataillon, chargée en tête par l'escadron de service de l'Empereur, et en queue par le grand-duc de Berg, elle périt presque toute entière. Pendant cette lutte, le maréchal Davoust, ayant manœuvré pour tourner la gauche de l'ennemi, parvint après un combat long et meurtrier, à occuper les hauteurs du village de Sansgarten. L'action n'était pas moins vive en avant de Serpallen, entre les Russes et la division Morand, que le général Saint-Hilaire devait soutenir par une attaque de flanc. Tour à tour assaillis et assaillants, les Russes nous cédèrent enfin l'avantage. Dès lors le maréchal Davoust put exécuter les mouvements prescrits par l'Empereur pour envelopper et renverser l'aile gauche de l'ennemi, et le sort de la bataille fut décidé. Beningsen maintenait toutefois sa position en face d'Eylau ; mais les progrès de l'aile droite des Français rendaient cette position périlleuse, et d'ailleurs il avait employé toutes ses réserves, tandis que celles de Napoléon étaient intactes et n'avaient pas tiré un coup de fusil. Les ennemis ne songeaient plus qu'à assurer leur retraite, lorsque le corps prussien du

général Lestocq, dont le maréchal Ney avait retardé l'arrivée sur le champ de bataille jusqu'à quatre heures du soir, vint se joindre à leur droite et prévenir leur ruine mais non pas leur défaite ; ce nouveau combat ne fit que montrer la valeur, la constance des Russes, et la supériorité des Français. Vers huit heures du soir, Napoléon ordonna d'allumer sur toute la ligne des feux de bivouac, qui semblaient éclairer et constater sa victoire. Le général Beningsen fit un dernier effort pour soutenir d'abord et ensuite dégager son aile droite, que débordait le maréchal Ney ; mais bientôt cette aile mise en déroute par une charge à la baïonnette le força lui-même à profiter de l'obscurité pour dérober sa retraite. Napoléon resta maître du champ de bataille, où vingt mille morts et trois à quatre mille chevaux tués, la neige couverte de sang, de débris de boulets, d'obus, d'armes de toute espèce, et un nombre immense de blessés, formaient le plus hideux spectacle. Le bulletin qui apporta à Paris le récit de la bataille d'Eylau produisit une douloureuse impression et offrait la trace des pénibles pensées qui déchiraient l'âme du vainqueur. "Après la bataille d'Eylau, disait-il, " l'Empereur a passé tous les jours plusieurs heures " sur le champ de bataille, spectacle horrible, mais " que le devoir rendait nécessaire. Il a fallu beau- " coup de travail pour enterrer tous les morts. On " a trouvé un grand nombre de cadavres d'officiers " russes avec leurs décorations. Il paraît que parmi " eux il y avait un prince Repnin. Quarante-huit " heures après la bataille, il y avait plus de cinq " mille Russes blessés qu'on n'avait pas encore pu " emporter. On leur faisait porter de l'eau-de-vie " et du pain ; et successivement on les a transpor- " tés à l'ambulance." La bataille d'Eylau, où l'armée française perdit seize généraux tués ou morts des suites de leurs blessures, est, relativement au nombre des combattants, la plus sanglante qui ait eu lieu sous l'Empire. Le lieutenant général d'Hautpoul fut blessé à mort. Il avait exécuté à la tête de ses cuirassiers *cette fameuse charge qui traversa toute l'armée russe.* Napoléon courut les plus grands dangers à cette terrible affaire : en vain

le prince Berthier voulut l'empêcher de rester constamment sous le feu le plus violent des batteries ennemies, il persista à s'exposer, sans donner le plus léger signe d'émotion, au milieu des alarmes que sa position inspirait à tous ses généraux.

La seconde capitale de la Prusse, Königsberg, n'échappa à nos armes qu'à un moment ; car Beningsen l'avait évacué après la bataille d'Eylau, et Napoléon a conservé l'offensive. En Poméranie, le maréchal Mortier investit Stralsund, dont le gouverneur avait brûlé le faubourg. Le maréchal Lefebvre s'empare de Mariewerder, sur la Vistule, et marcha vers Dantzick, dont le siège lui est confié. En attendant que l'artillerie de siège soit arrivée des places fortes de la Silésie qui se sont rendues au prince Jérôme, le maréchal fait commencer les ouvrages de circonvallation. Le 16, la victoire d'Oströlenka, longtemps disputée, est enfin arrachée au général Essen par le général Savary. A Braunsberg, le général Dupont attaque dix mille Russes à la baïonnette, les chasse de la ville, prend deux mille hommes et seize pièces de canon. Par ces affaires d'avant-postes, Napoléon veut assurer la tranquillité de ses troupes dans leurs cantonnements. Là, sa sollicitude vraiment paternelle veille sans relâche sur les besoins du soldat, sur les hôpitaux, où les vainqueurs d'Eylau reçoivent les secours de la science et de l'humanité, comme sa prévoyance de général veille sur tous les détails de l'administration militaire ; car, si pendant le combat il ménage peu la vie de ses compagnons d'armes, après la victoire il compte leurs blessures, et de nombreuses promotions viennent acquitter la dette de la patrie.

Pendant que Napoléon attendait au quartier général de Finkenstein le moment de reprendre lui-même la conduite des opérations militaires, de grands événements s'étaient passés à Constantinople et avaient signalé l'ambassade du général Sébastiani. La violation du territoire ottoman par le général russe Michelson, la surprise des villes de Choczim et de Bender au milieu de la paix, étaient de véritables forfaitures, auxquelles la poli-

tique anglaise, que représentait à Constantinople lord Aabuthnot, était loin d'être étrangère.

La Russie avait demandé au divan le rétablissement des hospodars de Valachie et de Moldavie, destitués par la Porte. Les menaces de l'Angleterre appuyèrent cette demande ; et le Sultan Sélim ayant besoin de la paix pour exécuter le projet qu'il avait conçu, avec Mustapha Barayctar, d'accomplir une révolution dans l'empire turc, rétablit les deux hospodars. Ce fut après cette condescendance de la Porte que le général Michelson entra inopinément sur le territoire ottoman, s'empara de Choczim, de Bender et força les Turcs propriétaires en Moldavie de vendre leurs biens et d'évacuer la principauté. L'armée de Michelson, destinée à de plus importantes opérations, allait se renforcer d'autres troupes déjà en marche, quand la prise de Sarsovie par les Français, appelant tout à coup sur la Vistule les bataillons russes du Don et du Danube, obligea Michelson, abandonné à lui-même, de s'arrêter à Bucharest, où l'avant-garde ottomane suffit pour lui fermer le passage.

La guerre fut déclarée à la Russie avec une grande solennité : on déploya le drapeau de Mahomet. Quelques jours après le départ de l'ambassadeur russe, lord Arbuthnot transmit au divan une déclaration dans laquelle il était dit : "... Les cours " de Russie et d'Angleterre ont arrêté et arrangé " entre elles que l'une ferait entrer par terre des " troupes sur le territoire musulman, tandis que " l'autre enverrait par mer sa flotte à la capitale de " l'empire ottoman. Si la Sublime Porte, procède " sur-le-champ au renouvellement de son alliance " avec lesdites cours d'Angleterre et de Russie sur " l'ancien pied, et si elle chasse de la résidence " impériale l'ambassadeur de France Sébastiani, " la guerre cessera à l'instant ; mais s'il en est au- " trement, la rupture avec l'Angleterre est désor- " mais inévitable..."

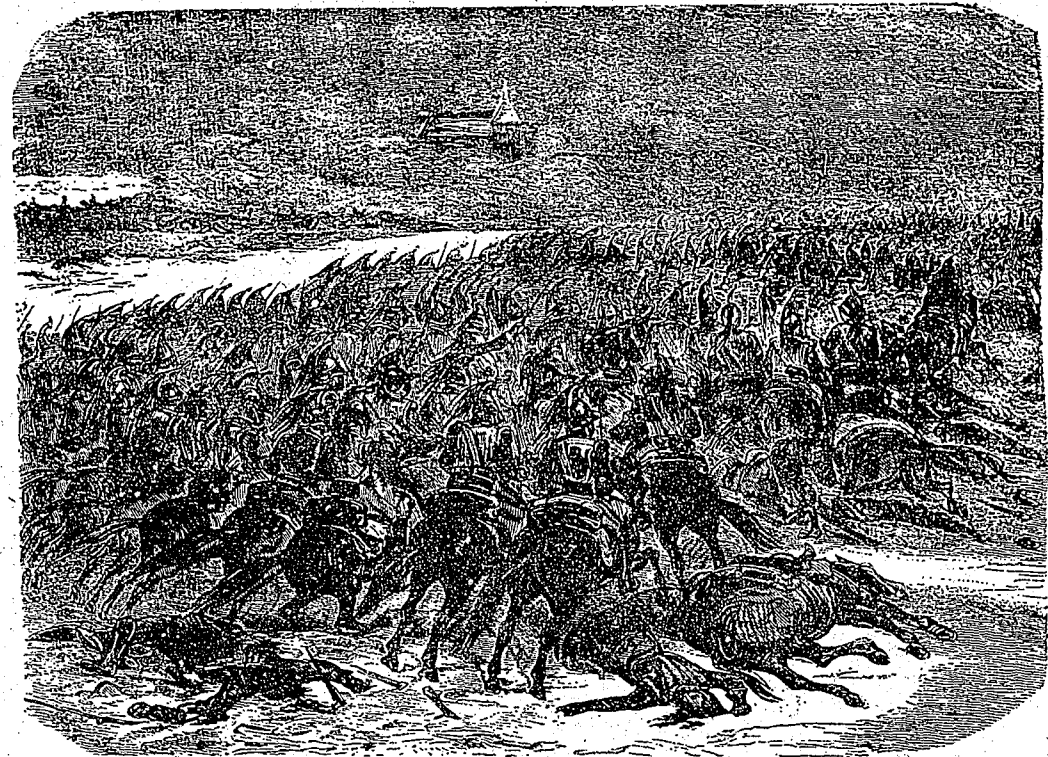
Le sultan resta inébranlable et dit à l'ambassadeur Sébastiani : " Les Anglais veulent que je chasse " l'ambassadeur de France, et que je fasse la guer- " re à mon meilleur ami. Ecris à l'Empereur

“ qu’hier encore j’ai reçu une lettre de lui ; qu’il peut compter sur moi comme je compte sur lui. ” Le Sérail, les côtes d’Europe et d’Asie, ainsi que les Dardanelles, se hérissèrent de batteries formidables, au nombre de vingt-neuf, armés de cent neuf mortiers et de cinq cent vingt pièces de canon ; dix vaisseaux de guerre suivirent jusqu’aux Dardanelles la flotte anglaise, qui battit en retraite.

Napoléon, malgré les chances que le brillant commencement de la guerre, sa position dans le pays ennemi et l’ardeur de son armée, lui donnaient pour de nouveaux succès, ne négligeait aucun moyen de poursuivre ses avantages contre les Russes et d’assurer la protection du littoral de la France. En conséquence, au mois d’avril, un sénatus-consulte appela aux armes la conscription de 1808, qui, formés en cinq légions commandées chacune par un sénateur, fut destinée à la défense du territoire.

Le siège de Dantzick se continuait avec une grande vigueur, pendant que l’empereur de Russie, le grand-duc Constantin et le roi de Prusse, étaient arrivés à Bartentsein. Pour sauver Dantzick, on décida de secourir la ville par mer. Napoléon, qui avait pénétré le projet des deux souverains, chargea le maréchal Lannes d’aller avec la division Oudinot renfoncer à Marienbourg, ancien chef-lieu de l’ordre Teutonique, l’armée de siège du maréchal Lefebvre. Une armée russe et prussienne débarqua sous le fort de Weichselmunde, d’où elle déboucha pour marcher vers la ville. Mais l’espace qui la séparait du fort était occupé par nos troupes, et les alliés furent repoussés sur les palissades de Weichselmunde. Après cinquante et un jours de tranchée ouverte, le général Kalkreuth, dont le vieux courage avait si bien défendu ce qui restait de la prusse guerrière de Frédéric, capitula, et livra au maréchal Lefebvre le grand port militaire de la Baltique. Huit cent pièces de canon, cinq cent mille quintaux de grains, furent les fruits de cette conquête. Le maréchal Lefebvre fut fait duc de Dantzick.

Plusieurs affaires, telles que celles de Spanden, de Lomitten, d’Altkirchen, de Wolfesdorf, de



La charge des Cuirassiers à Eylau.

Deppen, le combat de Gütstadt, la journée meurtrière d’Heilsberg, dans lesquelles l’armée des alliés perdit une trentaine de mille hommes et de fortes positions retranchées, forment les glorieux préludes de l’immortelle bataille qui, le 14 juin, rappelant l’anniversaire de Marengo, reçut de Napoléon le nom de Friedland. Cette terrible action ne commença qu’à cinq heures du soir. Le maréchal Ney commandait la droite, le maréchal Lannes le centre, le maréchal Mortier la gauche. Les généraux Grouchy, Latour-Maubourg, Lahoussaye, commandaient la cavalerie de ces trois corps, et contribuèrent activement au gain de la

bataille. Dans cette journée, Napoléon se plut à déployer toute la puissance de son génie militaire : tranquille au milieu de vingt mille hommes de sa garde, qu’il condamne, ainsi que deux divisions de la réserve du premier corps, à être témoins immobiles de son succès, il fait détruire la valeureuse garde, l’armée de l’empereur Alexandre et les derniers débris de celle du roi de Prusse, par les bataillons de la ligne, soutenus de la cavalerie française et saxonne, sous les yeux des deux souverains, dont l’un comptait se venger d’Austerlitz, l’autre d’Iéna.

(à continuer.)

# LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES \*

## PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright de Clement's Inn, professeur de dessin.

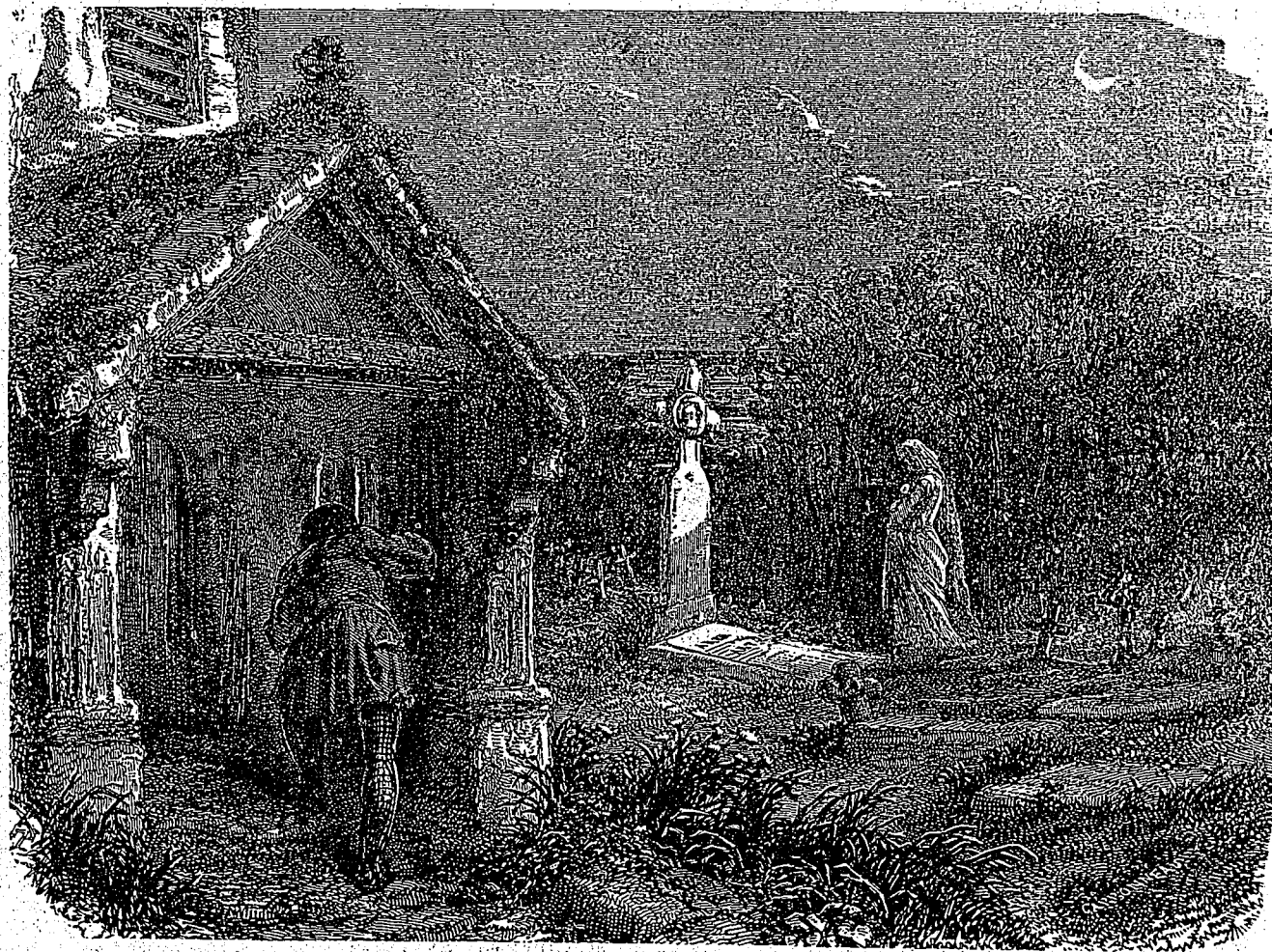
(Suite.)

Du point où j'étais, on ne voyait pas trace d'une habitation quelconque; le champ du repos était en son entier abandonné aux morts. Je revins à l'église, dont je fis le tour, et gagnai ainsi le chevet; je traversai alors le mur de l'enclos par une autre barrière que celle qui m'avait donné accès et me trouvai au sommet d'un sentier; lequel descendait au fond d'une carrière abandonnée. Un petit cottage, divisé en deux compartiments, s'adossait à une des parois de la carrière; et, sur le seuil, une vieille femme était occupée à je ne sais quel blanchissage. J'allai vers elle, et entamai une conversation au sujet du cimetière et de l'église. Cette bonne femme était assez bavarde; et, dès le début, m'informa que son mari cumulait les deux emplois de clerc de paroisse et de fossoyeur. Je vantai ensuite le monument de mistress Fairlie. La vieille femme, secouant la tête, me dit que je ne l'avais pas vu dans "son plus beau".

Son mari était chargé d'en avoir soin; mais il avait été si malade et si faible, depuis des mois et des mois, qu'à peine, les dimanches, pouvait-il se traîner à l'église, pour y remplir ses fonctions. En conséquence, le monument avait été négligé. Maintenant, le digne homme allait un peu mieux, et probablement, dans

huit ou dix jours, se trouverait assez rétabli pour reprendre son travail et nettoyer le tombeau.

Ces informations, - je les dégageai d'un bavardage assez incohérent et du plus mauvais patois qui se parle dans le



Elle revint vers la tombe.

Cumberland, ces informations m'apprirent tout ce qu'il m'importait de savoir. Après avoir offert à la pauvre femme une insignifiante rémunération, je revins de suite à Limmeridge House.

Le nettoyage partiel du monument

était, sans nul doute, le fait d'une main étrangère. Combinant ce que je venais de découvrir ainsi, avec les soupçons que j'avais conçus en écoutant l'histoire de cet esprit aperçu à la tombée du jour, je n'avais plus besoin de rien pour me con-



firmer dans la résolution de faire sentinelle, ce soir même, auprès du tombeau de mistress Fairlie, — d'y retourner, au coucher du soleil, et de ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il fit complètement nuit. Le nettoyage du monument étant resté incomplet, la personne qui l'avait commencé viendrait l'achever très probablement.

En revenant au château, j'informai miss Halcombe du projet que j'avais conçu. Tandis que je le lui expliquais, elle semblait surprise et un peu troublée ; cependant, elle n'y fit aucune objection positive. — J'espère, me dit-elle, seulement, que tout ceci n'aura pas mauvaise fin. — Au moment où elle me quittait de nouveau, je l'arrêtai pour lui demander, avec tout le sang-froid dont je pu m'armer, en quel état de santé se trouvait miss Fairlie. Un peu de calme était revenu ; et miss Halcombe espérait la décider à profiter du soleil de l'après-midi pour prendre au dehors quelques exercices.

Je revins dans mon atelier pour continuer à remettre en ordre les dessins confiés à mes soins. C'était là une besogne urgente, et bien nécessaire, de plus pour m'aider à détourner mon attention de moi-même et de mon triste avenir. Je suspendais mon travail de temps à autre pour regarder par la croisée et suivre, dans le ciel, le lent abaissement du soleil vers l'horizon. Dans un de ces moments accordés au loisir, je vis une femme suivre le large sentier sablé qui passait sous ma fenêtre. — C'était miss Fairlie.

Je ne l'avais pas aperçue depuis le matin, et même alors, je lui avais à peine parlé. Un autre jour à passer à Limeridge était maintenant tout ce qui me restait ; et, après cette unique journée, mes yeux ne la reverraient plus jamais. Cette pensée suffisait bien pour me retenir à la fenêtre. Fidèle aux regards que je lui devais, je disposai la jalousie de manière que, levant les yeux, elle ne pût me voir ; je ne sus pas me

priver du bonheur de laisser mes regards l'accompagner, pour la dernière fois, aussi longtemps que durerait sa promenade.

Un manteau brun, jeté une simple robe de soie noire, voilà toute sa toilette. Elle avait sur la tête le même chapeau de paille qu'elle portait le jour où nous étions vus pour la première fois. Un voile seulement y était aujourd'hui fixé, qui me cachait son charmant visage. À côté d'elle piaffait un petit lévrier d'Italie (le compagnon favori de ses excursions dans la campagne), sous l'élégante couverture de drap rouge qui abritait des morsures du vent la peau délicate de ce gracieux animal. Elle ne semblait pas faire attention à lui. Elle marchait droit devant elle la tête un peu inclinée, et les bras roulés sous son manteau. Ces feuilles mortes, qui, le matin même, alors qu'on m'avait parlé du mariage projeté pour elle, passaient tourbillonnant devant moi, chassées par le vent, tourbillonnaient aussi devant elle, et se dispersaient à ses pieds, tandis qu'elle marchait, aux mourantes clartés d'un pâle soleil. Le chien frissonnait et tremblait, frottant ses flancs aux vêtements de sa maîtresse, comme pour réclamer avec impatience quelque signe d'attention, quelque encouragement amical. Mais elle ne songeait pas à lui ; elle marchait et marchait toujours, toujours s'éloignant de moi, toujours soulevant dans sa marche les feuilles mortes du sentier ; et mes yeux restèrent sur elle avec une fixité douloureuse, sur elle qui s'éloignait ainsi, jusqu'au moment où ils cessèrent de la voir, et où je demeurai seul avec mon cœur affaissé.

Une heure encore me suffit pour achever le travail que je venais de reprendre, et, au bout de cette heure, le soleil était couché. Je pris, dans le vestibule, mon chapeau et mon surtout ; puis, sans rencontrer personne, je me glissai hors du château.

Les nuages passaient, rapides et en

désordre, du côté du couchant, et un vent glacé soufflait de la mer. Si éloignées que fussent les grèves, le bruit du ressac, passant par-dessus les marécages, arrivait lugubre à mes oreilles au moment où j'entrai dans le cimetière. Pas une créature vivante n'était en vue. L'endroit semblait plus désert que jamais, tandis que, choisissant mon poste, je demeurais au guet, les yeux fixés sur la croix blanche qui dominait la tombe de mistress Fairlie.

## XIII

La situation du cimetière, de tous côtés exposé aux regards, m'avait obligé de choisir avec soin la place où je devais m'embusquer.

La principale entrée de l'église était du côté qui longeait le champ du repos, et cette porte était abritée par un porche muré sur ses deux faces latérales. Après un peu d'hésitation, naturelle chez un homme qui n'aime pas à se cacher alors même que la nécessité lui en est démontrée, j'avais pris le parti d'entrer sous ce porche. Dans chacun de ces murs latéraux était percée une espèce de meurtrière. Par l'une de ces issues ouvertes au regard, je pouvais voir le tombeau de mistress Fairlie. L'autre avait jour du côté de la carrière où était bâti le cottage du sacristain-fossoyeur. Devant moi, faisant face à l'entrée du porche, était un espace de sol dénudé, une ligne de murailles basses, et par-delà, la cime brune d'un coteau désert, au-dessus duquel roulaient en masses mobiles, les nuages du couchant, poussés par une brise forte et continue.

On ne voyait, on n'entendait aucune créature vivante ; pas un oiseau ne traversait l'air auprès de moi, aucun chien n'aboyait au seuil du cottage voisin. Les intermittences du bruit monotone que les brisants m'envoyaient étaient comblés par le frémissement triste des arbres nains plantés près de la tombe, et

par le faible et froid murmure du ruisseau sur son lit de pierres. Heure lugubre, scène lugubre. Je me sentais de plus en plus abattu, sous mon ténébreux abri, comptant chaque minute de cette triste soirée.

Le crépuscule ne s'était pas encore fait. — les lueurs du soleil couchant s'attardaient encore dans le ciel, et la première demi-heure de mon immobile faction s'était à peine écoulée, — lorsque j'entendis un bruit de pas et une voix. Les pas venaient dans ma direction, du côté opposé de l'église ; la voix était celle d'une femme.

— Ne vous toumentez pas de la lettre, mon enfant ! disait la voix. Je l'ai remise moi-même à ce jeune garçon qui s'en est chargé sans un mot d'observation. Il a pris d'un côté, moi de l'autre, et je n'ai été suivie ensuite par âme qui vive ; c'est moi qui vous en réponds ..

Ces paroles forcèrent mon attention, et montèrent ma curiosité au point d'en faire une espèce de souffrance. Il y eut ensuite une pause où les voix se turent, mais les pas approchaient toujours. L'instant d'après, deux personnes, deux femmes, passèrent dans l'espace que l'une des fenêtres du porche livrait à mon regard. Elles allaient droit vers le tombeau, et me tournaient le dos, par conséquent.

L'une d'elles avait un chapeau et un châle ; l'autre portait un long manteau de voyage en étoffe bleu foncé, dont le capuchon était ramené sur sa tête. Au bas du manteau, légèrement relevé, se voyaient quelques pouces de sa robe. Dès que j'en constatai la couleur, le cœur me battit ; — elle était blanche...

Presque à mi-chemin de l'église et du tombeau, elles s'arrêtèrent ; la femme au manteau tourna la tête du côté de sa compagne. Mais son profil, qu'un chapeau en ce moment m'eût permis de voir, était caché par l'étoffe épaisse du capuchon qui se projetait en avant.

— Prenez bien garde à ne quitter

jamais ce manteau si commode et si chaud, dit la même voix que j'avais entendu déjà — la voix de la femme au châle. Mistress Todd a raison ; vous aviez, hier, tout en blanc, une tournure trop remarquable. Je vais me promener dans les environs, pendant que vous resterez ici ; les cimetières ne me vont pas tant qu'à vous. D'ici à ce que je revienne, ayez fini votre affaire ; et tâchons d'être, avant la nuit, de retour chez nous...

Disant ces mots, elle se retourna et revint sur ses pas, le visage de mon côté. Ce visage était celui d'une femme assez âgée, brun, sillonné de rides, annonçant la santé, avec une physionomie qui n'avait rien de malhonnête ou de suspect. Elle s'arrêta près de l'église pour serrer son châle autour d'elle.

— Bizarre, se disait-elle, je me la rappelle toujours bizarre, avec ses inventions et ses caprices !... Mais sans malice, pourtant, — sans plus de malice, la pauvre âme, que l'enfant qui vient de naître.

Elle soupira, regarda les fossés, autour d'elle, avec une espèce de frisson, branla de la tête, comme si ce lugubre spectacle ne lui plaisait guère, et disparut en tournant le coin de l'église.

Je me demandai, un moment, s'il fallait ou non la suivre et lui adresser la parole. Mon vif désir de me trouver face à face avec sa compagne me fit opter pour la négative. J'étais certain de revoir la femme au châle si bon me semblait, en attendant près du cimetière qu'elle revint comme elle l'avait promis ; — il me semblait, d'ailleurs, plus que douteux qu'elle pût me donner le renseignement à la recherche duquel j'étais. Peu m'importait la personne qui avait transmis la lettre. La personne qui l'avait écrite concentrait sur elle tout l'intérêt, et pouvait seule nous fournir les informations requises ; or, cette personne, j'en demeurais mainte-

nant bien convaincu, était là devant moi, dans le cimetière.

Pendant que ces idées me traversaient l'esprit, je vis la femme au manteau se rapprocher de la tombe et la contempler, debout, pendant quelque temps. Ensuite, elle jeta un regard autour d'elle, et, tirant de dessous son manteau un linge blanc, serviette ou mouchoir, elle s'achemina obliquement vers le ruisseau. Il pénétrait dans le cimetière par une petite baie en arceaux, pratiquée au bas du mur, et en sortait après un cours sinueux de quelques douzaines de mètres, par une issue toute pareille. Elle trempa le linge dans l'eau, et revint du côté de la tombe. Je la vis baiser la croix blanche, puis s'agenouiller devant l'inscription et passer, à plusieurs reprises, l'étoffe humide sur le marbre souillé.

Après avoir réfléchi au meilleur moyen de l'aborder sans lui faire peur, je résolus de franchir la muraille que j'avais devant moi, de faire ensuite le tour par l'extérieur, et de pénétrer à nouveau dans le cimetière par la barrière la plus proche du tombeau, afin qu'elle me vît approcher. Elle était si absorbé dans son pieux travail qu'elle ne m'entendit pas venir jusqu'au moment où je franchis la barrière. Alors elle leva les yeux, se dressa sur ses pieds avec un faible cri, et demeura devant moi immobile et muette de terreur.

— Ne vous effrayez pas, lui dis-je. Bien certainement vous vous souvenez de moi ?

Je m'étais arrêté en prenant la parole, — je fis ensuite, mais sans me presser, quelques pas en avant, — puis, je m'arrêtai encore, — et m'approchai d'elle ainsi, petit à petit. Si quelques doutes m'étaient encore restés, ils se fussent dissipés à ce moment. Là, — se révoltant par l'effroi même qu'elle exprimait, — là, devant moi, me regardant par dessus le tombeau de mistress Fairlie, j'avais bien la même figure qui m'était apparue pour la pre-

mière fois sur la grande route, au clair de lune.

— Vous vous souvenez de moi ? repris-je. Nous nous sommes rencontrés, la nuit, et je vous aidai à retrouver le chemin de Londres ; sûrement, vous n'avez pas oublié cette circonstance ?

Ses traits se détendirent et de sa poitrine oppressée sortit un soupir de soulagement. Sous l'immobilité de mort que la peur avait imposée à ses traits, je vis, à mesure, qu'elle me reconnaissait mieux, reparaître comme une vie nouvelle.

— Ne vous forcez pas, continuai-je, à me parler dès à présent. Prenez le temps de vous assurer que vous avez affaire à un ami.

— Vous êtes bien bon pour moi, murmura-t-elle ; aussi bon maintenant que vous le fûtes naguère.

Elle se tut, et, de mon côté, je gardai le silence. Ce n'était pas seulement pour lui laisser le temps de se calmer, mais aussi pour me donner à moi-même celui de réfléchir. Sous les pâles clartés du soir, nous nous recontrâmes encore, cette femme et moi, un tombeau entre nous, les morts autour de nous, dans cette enceinte close de toutes parts, au sein du vallon solitaire. L'heure, l'endroit, les circonstances qui nous mettaient ainsi face à face, parmi ces collines désertes, dans ce silence universel ; les graves intérêts encore en suspens, et sur lesquels allaient peut-être exercer une influence décisive les quelques paroles qui s'échangeraient entre nous ; le pressentiment que, selon toute apparence, l'avenir tout entier de Laura Fairlie dépendait, en bien ou en mal, de la confiance que je saurais ou non inspirer à cette infortunée créature, immobile et tremblante, auprès du tombeau de sa mère ; — tout cela devait contribuer à ébranler la fermeté, la pleine possession de moi-même, sans lesquelles je ne pouvais faire un pas dans la voie difficile et périlleuse où je m'étais en-

gagé. Pénétré de cette idée je fis d'énergiques efforts pour ne perdre aucune de mes ressources, et tirer parti des quelques instants accordés à mes rapides calculs.

— Êtes-vous plus calme, maintenant ? lui dis-je aussitôt que j'estimai venu le temps de reprendre la parole... Pouvez-vous me parler sans vous sentir effrayée, sans oublier que je suis un ami ?

— Comment vous trouvez-vous ici ? me demanda-t-elle, sans prendre garde à ce que je venais de lui dire.

— Ne vous rappelez-vous pas ce que je vous disais, à notre dernière rencontre, de mon prochain départ pour le Cumberland ? Depuis lors, j'ai toujours résidé dans ce pays ; je suis toujours resté à Limmeridge-House.

— A Limmeridge-House !... Tandis qu'elle répétait ces paroles, son pâle visage s'illumina ; son regard, errant et vague, s'arrêta sur moi, exprimant un intérêt soudain. — Ah ! dit-elle, que vous avez dû être heureux !... — Et, dans sa physionomie, je ne retrouvai plus la moindre ombre de son ancienne méfiance.

Je profitai de ce premier moment d'abandon pour observer sa figure, avec une attention et une curiosité que la prudence m'avait interdites jusque-là. Je la contemplai, l'esprit encore plein du souvenir de cet autre charmant visage qui, sur la terrasse du château, éclairé par la lune, me l'avait si vivement rappelé. En miss Fairlie, j'avais retrouvé Anne Catherick. Dans celle-ci, maintenant, je retrouvais miss Fairlie ; et leur ressemblance m'apparaissait d'autant plus nette, que je voyais, du même coup d'œil, en quoi différaient ces deux femmes, en quoi elles étaient pareilles. Leur galbe, pris en général, la proportion relative de leurs traits, la couleur des cheveux, la petite indécision nerveuse dans le mouvement des lèvres, les dimensions de la taille, le port de la tête, l'allure du corps, m'offraient des

analogies encore plus frappantes que je ne les avais crues jusque là. Mais ici finissait la ressemblance, et se présentaient, dans le détail, les points par lesquels elles différaient. La fraîche finesse du teint de miss Fairlie, la limpidité de ses yeux, le satiné de sa peau, la nuance tendre de ses lèvres, qui faisait songer aux fleurs à peine épanouies, manquaient à cette figure usée, fatiguée, qui maintenant se tournait vers moi. Tout en me reprochant cette pensée, je ne pouvais m'empêcher de songer, en la regardant, que le triste changement gardé à toute beauté par le rigoureux avenir, manquait seul pour compléter la ressemblance, si imparfaite qu'elle fût à l'heure présente. Que jamais la souffrance et le chagrin vinssent imprimer sur le jeune et beau visage de miss Fairlie leurs stigmates profanateurs, alors, et seulement alors, Anne Catherick et elle seraient vraiment sœurs jumelles. de par cette ressemblance fortuite ; alors seulement, elles seraient le portrait vivant l'une de l'autre.

Cette pensée me fit frissonner. Dans cette méfiance déraisonnable de l'avenir que, même passagère, elle impliquait, n'y avait-il pas quelque chose d'horrible ? Aussi fut-il heureux pour moi que la main d'Anne Catherick en se posant sur mon épaule, vint m'arracher à ce sombre rêve. Ce contact fut aussi furtif, aussi soudain que celui qui m'avait pétrifié de la tête aux pieds, la nuit de notre première rencontre.

— Vous me regardez et vous pensez à quelque chose, me dit elle avec ce débit rapide et haletant qui lui était familier.

— A quoi pensez-vous ?

— A rien que de fort simple, lui répondis-je. Je me demandais seulement par quel hasard vous étiez ici.

— Je suis venue avec une amie qui me veut beaucoup de bien. Je suis arrivée il y a seulement deux jours.

— Et dès hier, vous vous êtes fait conduire en cet endroit ?

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai simplement deviné...

Se détournant de moi, elle s'agenouilla, comme avant devant l'inscription funéraire.

Où irais je donc, si ce n'est ici ? dit-elle. L'amie qui pour moi fut mieux qu'une mère est la seule que je dusse visiter à Limmeridge. Voir une tache sur sa tombe. oh ! cela me saigne le cœur !... On devrait en souvenir d'elle, maintenir ce marbre plus blanc que neige. Je n'ai pu m'empêcher, hier, de commencer à le nettoyer, et il m'a bien fallu revenir aujourd'hui pour continuer mon ouvrage... Est-ce qu'il y a là, par hasard, quelque chose de mal ?... J'espère que non... Rien ne saurait être mal, lien certainement, de ce que je fais pour mistress Fairlie...

Cette reconnaissance de vieille date pour les bontés dont jadis elle avait été l'objet, était évidemment encore le principal mobile de cette intelligence étroite, où nulle impression durable n'avait effacé les souvenirs de sa première enfance, des jours les plus heureux qu'elle eût jamais connus. Je vis bien que le meilleur moyen de gagner sa confiance était de l'engager à continuer, sans se gêner pour moi, la simple et facile l'esogne qu'elle était venue parachever dans le cimetière. Elle la reprit aussitôt que je l'y eus invitée passant sur le marbre dur des mains aussi caressantes, que s'il eût été doué d'une sensibilité quelconque, et se répétant à voix basse les phrases de l'épithaphe, sur lesquelles elle revenait sans cesse, comme si, enfant de nouveau, elle apprenait patiemment sa leçon sur les genoux de mistress Fairlie.

— Est-ce que je vous étonnerais beaucoup, lui dis-je, frayant de mon mieux la voie aux questions que j'avais à lui faire, si je vous avouais que c'est un plaisir pour moi, aussi bien qu'une surprise, de vous retrouver ici ? Après vous avoir laissée partir dans le cabrio-

let, j'ai eu pour vous bien des inquiétudes.

Elle leva les yeux avec une vivacité soupçonneuse.

— Des inquiétudes ? répétait-elle. Pourquoi ?

— Après que nous nous fûmes séparés, cette nuit là il arriva une étrange chose. Deux hommes, en chaise de poste, me rejoignirent ; ils ne me voyaient pas ; mais ils s'arrêtèrent près de l'endroit où j'étais debout, et parlèrent à un policeman qui marchait de l'autre côté de la route...

A l'instant même elle suspendit son travail. Sa main qui tenait l'humide chiffon avec lequel, le moment d'avant, elle nettoyait l'épithaphe, retomba le long de son corps. De l'autre, elle saisit la croix de marbre placée à la tête du tombeau ; lentement, elle tourna la tête de mon côté ; sur son visage hagard, l'étreinte rigide de la peur était encore une fois visible. A tous risques, je continuai. Il était trop tard maintenant pour battre en retraite.

— Les deux hommes, repris-je, s'adressant à l'agent de police, lui demandèrent s'il vous avait vue. Il répondit que non. L'un d'eux alors reprit la parole, et dit que vous vous étiez échappée de son hôpital...

Elle bondit aussitôt, comme si mes dernières paroles avaient appelé sur sa trace les hommes acharnés à la poursuite.

— Attendez ! écoutez la fin ! lui criai-je. Attendez ! et vous saurez quel service je vous ai rendu. Une parole de moi aurait suffi pour révéler à ces hommes le chemin que vous aviez pris, — et, cette parole, je ne l'ai pas dite... J'ai favorisé, j'ai assuré votre évasion. Réfléchissez ; tâchez de réfléchir !... tâchez de comprendre ce que je vous dis...

Mieux que mes paroles, leur accent et mon attitude semblaient agir sur elle. Elle fit un effort pour s'emparer de cette nouvelle idée. Le linge humide passait

d'une de ses mains dans l'autre, exactement comme le petit sac de voyage, cette nuit où je l'avais vue pour la première fois. Le sens de ce que je disais parut lentement se faire jour au milieu de ce trouble et de cette agitation qui s'étaient emparés de son esprit. La rigidité de ses traits s'adoucit par degrés, et, dans l'expression de ses traits, une curiosité naissante prit la place de la frayeur qui s'apaisait.

— Vous ne voulez pas "vous", dit-elle, qu'on me ramène dans cet hospice ? vous ne le voulez pas ? n'est-il pas vrai ?

— Certainement non. Je suis charmé que vous vous soyez échappée, charmé de vous être venu en aide.

— Oui, oui, vous m'avez certainement aidée ; vous m'avez aidée au moment difficile, continua-t-elle avec une certaine distraction. Il ne fallait pas se donner grand-peine pour s'échapper, ou je n'en s'rais pas venue à bout. Ils ne me surveillaient pas comme ils surveillaient les autres. J'étais si tranquille, si obéissante, si facile à effrayer. Trouver Londres, voilà le grand obstacle ; et, en ceci, vous m'avez aidée... Vous remerciai-je assez à cette époque ?... Je vous remercie, maintenant, et du fond du cœur.

L'hospice était-il bien loin de l'endroit où vous me rencontrâtes ?... Voyons !... montrez, en répondant à cette question, que vous me croyez votre ami.

Elle me nomma l'établissement, — hospice particulier, sa situation le prouvait ; maison de santé, pour mieux dire, assez voisine de l'endroit où je l'avais vue, — puis soupçonnant évidemment que je pourrais abuser de sa réponse, elle me répéta. non sans inquiétude, sa première question : — Vous ne croyez pas, "vous", qu'il faille m'y ramener, n'est-il pas vrai ?

— Encore une fois, je suis heureux que vous vous soyez échappée : charmé

qu'il ne vous soit rien arrivé après que vous m'eûtes quitté, répondis-je. Vous alliez, disiez-vous, rejoindre à Londres une de vos amies. L'y trouvâtes-vous ?

— Oui. Il était bien tard ; mais il y avait dans la maison une pauvre couturière encore à l'ouvrage ; elle me rendit le service d'éveiller mistress Clements... Mistress Clements, c'est mon amie... Une bonne, bien bonne femme ; mais mistress Fairlie valait encore mieux... Personne, voyez-vous, personne ne vaut mistress Fairlie.

— Mistress Clements est-elle pour vous une vieille amie ? La connaissez-vous depuis longtemps ?

— Oui, c'était une de nos voisines ; autrefois, chez nous, dans le Hampshire, elle m'aimait bien, elle prenait soin de moi quand j'étais toute petite. Il y a bien des années, quand elle nous quitta, elle écrivit pour moi, sur le premier feuillet de mon livre de prières, le nom de la rue où elle allait s'établir à Londres ; puis elle me dit : " Si jamais vous êtes en peine, chère Annotte, venez me trouver ! je n'ai pas au monde un mari qui me contredise. Je n'ai pas d'enfants à faire vivre, et je prendrai soin de vous " Voilà de bonnes paroles, n'est-ce pas ?... c'est parce qu'elles étaient bonnes, je suppose, que je me les rappelle si bien. Je n'ai pas eu grand'chose à me rappeler depuis, — pas grand'chose, en vérité, pas grand'chose...

— N'aviez-vous donc ni père ni mère pour prendre soin de vous.

— Mon père ?... je ne l'ai jamais vu ; jamais ma mère ne m'a parlé de lui. Mon père ?... hélas ! je suppose qu'il est mort.

— Et votre mère ?

— Je ne m'accorde pas bien avec elle. Nous nous inquiétons... nous avons peur l'une de l'autre...

Peur l'une de l'autre !... A ces mots pour la première fois, le soupçon me traversa l'esprit que sa mère pourrait

bien être la personne qui l'avait fait enfermer.

— Ne me questionnez pas sur ma mère, continua-t-elle... J'aimerais mieux parler de mistress Clements... Mistress Clements est comme vous, elle ne croit pas que je doive être ramenée à l'hospice ; elle est charmée, comme vous, que j'aie pu m'en échapper. Elle a pleuré sur mon malheur, et a dit qu'il fallait soigneusement le tenir caché à tout le monde...

Son " malheur ? " quel sens donnait-elle à ce mot ? Suffisamment expliqué, me livrerait-il le motif qui avait pu la pousser à écrire la lettre anonyme ? Et ce motif était-il le même qui trop souvent conduit une femme à mettre obstacle, par des communications anonymes, au mariage de l'homme qui l'a perdue ? Je résolus d'éclaircir, si cela était possible, ce doute important, avant de continuer à échanger avec elle de vaines paroles.

— Quel malheur ? lui demandai-je.

— Le malheur que j'ai eu d'être enfermée, répondit-elle, laissait voir la surprise que ma question lui causait. De quel autre grand malheur pourrais je donc me plaindre ?...

Je voulus insister, avec autant de ménagements que possible. Il était d'importance majeure de n'avancer qu'à pas certains dans l'investigation que j'avais entreprise.

— Il est un autre malheur, lui dis-je, auquel une femme peut être exposée, et qui la condamne pour la vie à l'ignominie, au remords.

— Quel est-il ? me demanda-t-elle, attentive.

— Celui d'avoir cru trop innocemment à sa propre vertu, et à la sincérité, à l'honneur de l'homme qu'elle aime, lui répondis-je.

Elle leva les yeux sur moi, et son étonnement naïf était celui d'un enfant. Pas la moindre confusion, nul changement de couleur, aucun vestige de pu-

dique alarme, bien moins encore de honte cachée n'apparut sur ce visage, si prompt à révéler toute autre émotion. Aucune parole qu'elle eût pu prononcer ne m'eussent aussi parfaitement convaincu de mon erreur absolue, relativement à ses motifs d'écrire et d'envoyer à miss Fairlie la mystérieuse dénonciation. Voilà donc un doute écarté, mais, par cela même, s'ouvrait devant moi une nouvelle perspective d'incertitudes. La lettre, ainsi que cela m'était positivement attesté, désignait sans le nommer, Sir Percival Glyde. Anne Catherick avait eu, nécessairement, pour le signaler secrètement, aux méfiances de miss Fairlie, quelque puissant motif, tiré d'une rancune profonde, — les termes mêmes dont elle s'était servie ne laissaient là-dessus aucun doute, — et ce motif n'était pas, ainsi que d'abord on l'avait supposé, qu'elle eût à venger sur lui son innocence perdue, son beau renom détruit à jamais. Le tort dont il s'était rendu coupable envers elle, — quel qu'il fût d'ailleurs, — n'était pas de cette espèce. De quelle nature, en ce cas, pouvaient être les griefs de cette infortunée ?

— Je ne vous comprends pas..., me dit-elle, après avoir fait effort, sans y réussir, pour pénétrer le sens de mes dernières paroles.

— Soit, répondis-je, et laissons cela... Revenons au sujet que nous traitons. Dites-moi combien de temps vous avez passé chez mistress Clements, et comment vous êtes venue ici.

— Combien de temps ? répéta-t-elle. Mais je n'ai jamais quitté mistress Clements, et c'est avec elle que je suis venue ici, il y a deux jours de cela.

— Alors vous habitez le village ? Il est singulier que, même depuis deux jours, je n'aie pas encore entendu parler de vous.

Mais non... non... nous n'habitons pas le village !... Nous sommes établies dans une ferme, à trois milles d'ici...

La connaissez-vous ?... On l'appelle Todd's-Corner...

Je me rappelais parfaitement et ce nom et l'endroit qu'il désignait. Nous y avions passé bien des fois dans nos promenades en voiture. C'était une des plus vieilles fermes du voisinage, située au point de rencontre de deux collines, dans un site abrité, solitaire, presque perdu.

— A Todd's-Corner, continua-t-elle, sont établis des parents de mistress Clements, qui souvent lui avaient demandé de les venir voir. Elle répondait toujours qu'elle viendrait, et m'amènerait avec elle pour me faire prendre un peu l'air des champs... Quelle bonté, n'est-ce pas ?... Pour moi, je serais allée partout, à condition d'y être tranquille, en sûreté, loin du monde. Mais lorsqu'on me dit que Todd's-Corner était dans le voisinage de Limmeridge, figurez-vous ma joie !... Je serais venue ici, pieds nus tout le temps, pour revoir les écoles, le village, sur tout le château... Ce sont de bien bonnes gens, à Todd's-Corner... J'espère y passer un bon bout de temps... Seulement, il y a une chose qui me déplaît chez eux, et aussi chez mistress Clements...

— Qu'est-ce donc ?

— C'est qu'ils me taquent sans cesse, à propos de mes vêtements blancs... Ils les trouvent extraordinaires, et trop " marquants " à ce qu'ils disent... Qu'en savent-ils ?... Mistress Fairlie en jugeait mieux que ces gens-là... Mistress Fairlie ne m'aurait jamais fait porter ce vilain manteau bleu... Elle aimait tant le blanc !... Et voici une pierre blanche sur sa tombe !... Et aussi, pour l'amour d'elle, je tâche de la rendre encore plus blanche... Elle portait, elle même, bien souvent, des robes blanches, et mettait toujours en blanc sa petite fille... A propos, miss Fairlie est-elle bien portante ?... Est-elle heureuse ?... Porte-t-elle du blanc comme jadis ?

Sa voix sembla baisser quand elle

m'adressa toutes ces questions sur miss Fairlie, et, de plus, elle cessait de me regarder. Je crus découvrir dans ce changement de ces manières, la conscience du danger qu'elle avait couru en faisant porter la lettre anonyme. Ce trouble pouvait me servir. Je résolus à l'instant même de formuler ma réponse de telle sorte que par surprise, l'avou de cette démarche échappât à ses lèvres.

—Miss Fairlie, lui dis-je, n'est, ce matin, ni bien portante, ni heureuse... Ici elle murmura quelques mots, mais si bas, et d'une façon si peu intelligible, que je ne pus en deviner le sens, même par à peu près.

—Ne me demandiez-vous pas, repris-je, pourquoi miss Fairlie n'était, ce matin, ni heureuse, ni bien portante ?

—Non, répliqua-t-elle vivement et avec émotion. Oh, non ! je n'ai pas fait cette question.

—Je vous le dirai donc sans vous laisser l'ennui de me questionner... Miss Fairlie a reçu votre lettre.

Elle était, depuis déjà quelque temps, à genoux et fort occupée, tout en caussant, à effacer les dernières souillures qui défiguraient encore l'épithaphe. La première des deux phrases que je venais de lui décocher lui avait fait suspendre son travail, et, toujours à genoux, tourner lentement la tête de mon côté. La seconde, littéralement, la pétrifia. Le linge qu'elle tenait tomba de ses mains, ses lèvres s'ouvrirent ; le peu de couleur qui restait à ses joues en disparut à l'instant.

—Comment savez-vous ?... dit-elle avec effort, qui vous l'a montré ? Ici le sang afflua sur son visage, — comme affluait dans son esprit la conviction qu'elle venait de se trahir par ses propres paroles. Elle frappa désespérément ses mains l'une contre l'autre : — Je n'ai pas écrit... jamais !... jamais !... disait-elle à mots entrecoupés, l'effroi lui ôtant la respiration... Je ne sais rien de tout cela, moi !...

—Si, repris-je... Vous avez écrit, et vous savez parfaitement ce qui en est... Il était mal d'envoyer une pareille lettre... mal d'effrayer miss Fairlie. Si vous aviez quelque chose d'indispensable et qu'il lui fût utile d'entendre, il fallait vous rendre vous-même à Limmeridge-House... Vous auriez parlé en personne à la jeune...

Elle se réfugia, se ramassant sur elle-même, sous la pierre plate du tombeau, et lorsque sa tête eut disparu derrière cet abri, n'ajouta plus un mot.

—Si vous n'avez point de mauvaises intentions, miss Fairlie sera aussi bonne, aussi affectueuse pour vous que sa mère le fut autrefois. Elle vous gardera fidèlement le secret, et s'arrangera pour qu'il ne vous arrive aucun mal... Voulez-vous qu'elle aille vous voir demain à la ferme ? Préférez-vous la rencontrer à Limmeridge-House, dans le jardin ?

—Oh ! que ne puis-je mourir ici !... Que ne puis-je y rester cachée, en repos et avec "vous !..." Ses lèvres presque collées au marbre du tombeau, murmurèrent cette adjuration passionnée à la morte gisant sous la pierre... "Vous" savez combien, en mémoire de vous, j'aime votre enfant !... Oh ! mistress Fairlie !... mistress Fairlie ! apprenez-moi comment je pourrais la sauver... Comme autrefois, soyez ma mère, ma mère aimée, et inspirez-moi ce qu'il y a de mieux !...

J'entendis ses lèvres baiser le marbre, je vis ses mains l'étreindre avec ardeur. Ce bruit, cette vue m'émurent profondément. Je me baissai, je pris dans mes mains, par un élan de cœur, les mains de la pauvre abandonnée ; j'essayai de la consoler.

Ce fut inutile ; elle me retira brusquement ses mains, et ne bougea pas sa tête, collée à la pierre funèbre. Obéissant à l'urgente nécessité de la calmer à tout risque et à tout prix, je fis appel à l'unique souci qu'elle parût prendre de moi et des jugements que je pouvais

porter sur elle ; au désir qu'elle avait toujours eu de me prouver que je devais la considérer comme en état de se conduire elle-même.

—Voyons ! voyons ! lui dis-je avec douceur.. tâchez de vous calmer, ou bien vous allez changer la bonne opinion que j'ai de vous... Ne me donnez pas à croire que la personne qui vous a fait enfermer n'avait quelque motif excusable pour...

Mais la fin de la phrase expira sur mes lèvres. Au moment même où je hasardai cette allusion à l'auteur inconnu de sa captivité, je la vis se redresser soudain sur ses genoux. Un changement extraordinaire et saisissant se fit dans toute sa personne. Sa figure, ordinairement si touchante à voir, avec son expression de faiblesse, d'hésitation, de susceptibilité nerveuse, s'obscurcit tout à coup, et la haine intense qui vint s'y refléter sembla durcir, accuser chaque linéament en lui prêtant une force sauvage et presque surnaturelle. Ses yeux se dilatèrent comme ceux de l'animal aux abois. Elle saisit, comme elle eût fait d'une créature vivante, le linge que ses mains avaient laissé tomber, et, par un geste horriblement significatif, le tordit entre ses doigts crispés, avec une force telle que le peu d'humidité dont il était imbibé s'égouttait auprès d'elle sur la pierre.

—Parlez moi d'autre chose, disait-elle entre ses dents serrées... Si vous me parlez encore de ceci, voyez-vous, je suis perdue !...

Jusqu'au dernier vestige des pensées plus douces qui la minute d'avant, semblaient encore absorber son esprit, s'était subitement effacé. Il fut évident pour moi, désormais, que le souvenir des bontés de mistress Fairlie n'était pas, comme je l'avais cru, la seule impression forte que le passé lui eût léguée. A côté de la reconnaissance qu'elle gardait aux bons soins qu'elle avait reçus pendant son séjour à l'école de Limmeridge, ex-

istait un retour vindicatif sur le tort qu'on lui avait fait en la confinant au fond d'une maison d'aliénés. Ce tort, à qui le reprochait-elle ? Fallait-il réellement en accuser sa mère ?...

Certes, il était dur de renoncer à pousser l'interrogatoire jusqu'à ce que ce point final en sortit éclairci. Je me contraignis cependant à en rester là. Dans l'état où je la voyais, il eût été cruel de songer à autre chose qu'à lui rendre le calme d'où je l'avais tirée.

—Je ne vous parlerai de rien qui vous soit pénible, lui répondis-je du ton le plus conciliant.

—Vous voulez quelque chose !... répliqua-t-elle avec un vif accent de soupçon... Ne me regardez pas comme vous faites !... Parlez-moi !... Dites ce que vous voulez !...

—Je ne veux que vous tranquiliser, et vous prier, quand vous serez plus calme, de réfléchir à ce que je vous ai dit.

—Dit ?... Elle s'arrêta, tordit et détordit encore le linge que ses mains pressaient ; puis, se parlant tout bas à elle-même... Que disait-il donc ?... Puis, tournée vers moi et secouant la tête avec une sorte d'impatience. Pourquoi ne me venez-vous pas en aide, me demanda-t-elle brusquement.

—Soyez tranquille, lui dis-je, j'y suis tout disposé... Vous vous en apercevrez avant peu... Je vous demandais de voir demain miss Fairlie, et de lui dire toute la vérité concernant la lettre.

—Ah ! miss Fairlie... Fairlie... Fairlie !...

Articuler ce nom familial et chéri, on eût dit que cela suffisait pour apaiser son agitation. Sa physionomie se radoucit, et elle se rassembla de nouveau.

—Il ne faut pas avoir peur de miss Fairlie, continuai-je, ni peur d'être tourmentée au sujet de cette lettre. Elle en sait déjà si long à cet égard, que vous n'aurez aucune difficulté à lui tout apprendre. Là où presque tout est décou-



vert, quel besoin de rien dissimuler?... Vous ne nommez personne dans votre lettre, mais miss Fairlie sait parfaitement que celui dont vous l'entretenez est sir Percival Glyde.

Ce nom, à peine prononcé, la fit bondir de nouveau. Le cri qu'elle poussa, une fois debout, traversa le cimetière, et la terreur qu'il me causa me donna un battement de cœur à m'étouffer. L'expression terrible que son visage venait de perdre y reparut, plus sombre, avec une intensité double ou triple de ce qu'elle était naguère. Le cri que ce nom lui arrachait, la haine et la crainte qu'il réveillait en elle, m'apprirent tout. Ce n'était pas sa mère qui l'avait fait enfermer. Un homme restait, à ses yeux, responsable de cette énormité, — et cet homme était sir Percival Glyde. D'autres oreilles que les miennes

avaient recueilli la clameur aiguë. D'un côté j'entendis ouvrir la porte du cottage occupé par le fossoyeur : de l'autre, la voix de la compagne d'Anne Catherick, de la femme au châle, de celle qu'elle appelait mistress Clements.

— J'arrive! j'arrive!... criait cette voix de derrière le bouquet d'arbres nains.

L'instant d'après, en effet, nous vîmes arriver en toute hâte mistress Clements.

Qui êtes-vous? cria-t-elle, m'interpellant résolument dès qu'elle eut le pied en dedans de la barrière. Comment vous permettez-vous de faire peur à une pauvre créature comme celle-ci?...

Avant que j'eusse pu répondre, elle s'était élancée aux côtés d'Anne Catherick et la soutenait, le bras passé sous

sa taille... Qu'y a-t-il, chère enfant? Que vous a-t-on fait?

— Rien au monde, répliqua la pauvre fille... Rien... J'ai eu peur, et voilà tout!...

Mistress Clements se retourna vers moi avec une hardiesse indignée dont je lui sus gré.

J'aurais honte de moi-même si je méritais le regard que vous me jetez, lui dis-je. Mais il n'en est rien. Sans le vouloir, et par un simple malentendu, j'ai effarouché votre protégée... Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons. Demandez-le lui à elle-même!... Elle vous dira que je ne suis pas homme à offenser volontairement ni elle, ni aucune autre femme.

Je parlais nettement, appuyant sur chaque mot, de manière à me faire entendre et comprendre d'Anne Catherick.

Je vis que j'y étais parvenu, et qu'elle saisissait le sens, la portée de mes paroles.

Oui dit-elle... oui, certainement... Il a été bon pour moi... Il m'a secourue jadis — Elle acheva sa phrase dans l'oreille de son amie.

— Étrange rencontre, véritablement, dit mistress Clements, qui semblait assez perplexe... Après tout, néanmoins c'est bien différent. Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir parlé si rudement, mais vous conviendrez que, pour une personne qui ne vous connaissait pas, les apparences étaient peu favorables... Du reste, c'est ma faute plus que la vôtre, puisque j'ai cédé à ses bizarres fantaisies... et j'ai eu tort de la laisser seule en un lieu comme celui-ci... Allons, ma petite, rentrons maintenant chez nous!

(à suivre.)

## DEVINETTES



— Où donc est le monsieur qui suit la cure du curé Kneip et qui marche nu-pieds sur le gazon.



— Dis donc papa greouille sais-tu où est notre fils?  
— Grosse bête il est là devant toi.



Pourquoi l'homme de police qui regarde ces ivrognes ne les arrête-t-il pas?

LE SON DU



# PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



### FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9015 MONTREAL

### LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres

ARCHAMBAULT & BELVEAU,

Tel. Bell 1990

1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

## Fumez.....

### LES

## Cigares et les

## Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

# ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

## Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.

TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

## N. LÉVEILLÉ

## Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138 1/2 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,  
Castims, Tweeds de première qualité et de  
Patrons les plus nouveaux.

## R. WILSON SMITH

## Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de Fer,  
Valeurs de première classe conve-  
nables pour placements en fidé-  
commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

# Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

# Universal

Relié, \$2.00.



**LA COMPAGNIE DE**



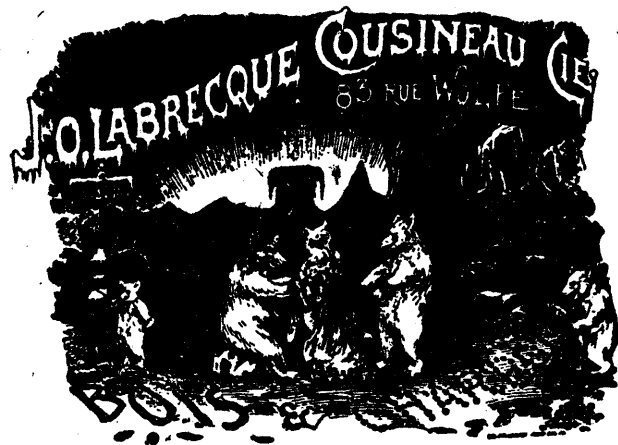
# Photogravure Commerciale

**A. S. BRODEUR, Dessinateur,**

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;  
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



**83, Rue Wolfe, 83**

**MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA:

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et  
Cigarettes.

**Aberdeen 10 cts.**

**Little Buck 5 cts.**

Les meilleures marques du Canada

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory,**

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

**MONTREAL.**

**THEO. A. GROTHE,**

**Horloger**  
**et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

**95½ rue St. Laurent,**

**MONTREAL**